

la page blanche
septembre(2005)numéro(36)

à Sylvia Stramenga

vide, néant...clair, obscur...pa, pa...serre, serre...
mauvais temps...rapièce, manque...une chose...ceci...
pelle...carré, cube...menthe, mandarine...arrachage, et
dessous...mon nid...perdu...de rien...duvet, vent...
mon talus, mon lilas...une pince, un cl...d'un quai,
d'un pont...

Pierre Lamarque

La précision du langage

Parmi les bons mots qui ont visé, dans le temps, mes modestes écrits, un m'a effectivement touché : c'est la reconnaissance d'une certaine précision de l'écriture, un don d'exactitude, un caractère aigu de l'expression, etc.

C'est vrai que j'aime les contours nets, la ligne très précise du dessin... Mais qu'est-ce que peut dire une formule comme « une écriture exacte », « une expression littéraire nette », etc. quand il s'agit du langage littéraire? Par sa condition même, le langage naturel est plutôt vague, sans la précision voulue par les théoriciens de la communication de nos jours, bien moins adapté à ces mécanismes de communication que les langages artificiels, élaborés par les informaticiens, mathématiciens, etc.

Mais ces langages, construits dans l'esprit de la cohérence, passent par le cerveau de quelqu'un, ils sont le résultat d'une mentalité (celle de nos jours), concentrée dans un exercice bien contrôlé, bien mis au point par une conception préalable. Par contre, le... pauvre langage naturel est la création de tous et de personne. Il est une réalité supra individuelle. Sans un plan initial, sans la volonté de lui imprimer une caractéristique ou une autre... - on peut dire qu'il a été conçu n'importe comment... Il n'est ni très précis, ni sans tautologies.... On

peut dire que « ceux » qui l'élaborent, à ses commencements, ont eu de toutes autres intentions que de le faire précis, sans contradictions...

On peut se demander quelles ont été ces ... intentions ou, plus exactement, ces impulsions... Faire s'entendre une communauté très simple, sans des prétentions intellectuelles? Nommer une réalité qui jusque là n'existait qu'encore plus vaguement dans les cerveaux des premiers hommes? De plus, c'est très discuté que quelqu'un se soit posé de telles questions dans les stades initiaux de l'existence du langage... Ces « premières heures » du langage (qui doivent être les premiers... siècles de sa pratique...) très intéressantes, sans doute, ont mis au point un désordre (amoureux ou pas...), des faiblesses - en un mot tout ce qui est nécessaire pour élaborer de la poésie. Les doutes sur l'évolution de notre instrument de communication de tous les jours peuvent nous amener à des réflexions comme celles de la Bible : au commencement a été le mot...

Le langage que nous parlons tous, c'est à dire le langage naturel, n'a pas été construit suivant des exigences de précision, d'exactitude, etc. L'obliger à se soumettre à de telles exigences c'est plutôt nager contre le courant, avancer contre l'esprit de la plupart des langues naturelles. C'est, d'ailleurs, ce qui me plaît le plus...

Constantin Pricop

l a p a g e b l a n c h e

s e p t e m b r e (2 0 0 5) n u m é r o (3 6)

simple poème	03
*** - Pierre Lamarque	
éditorial	04
<i>La précision du langage</i> - Constantin Pricop	
poètes de service	06
Tamira Fakhouri	
David Molina	
moment critique	18
<i>Moi l'hors d'œuvre</i> - Julien Chéron	
<i>Jeux, exercices, harmonie, Francis Ponge musicien</i> - Jean-Pierre Longre	
cultures	29
<i>Un théâtre transgénérationnel</i> - Blandine Longre	
ensembles	32
<i>Occidente Express (extraits)</i> - Andrea D'Urso	
<i>Disparates</i> - Marc Bonetto	
séquences	40
<i>La métempsycose du vers</i> - Ndiaye Macodou - partie I	
<i>Pays de l'ennemie (fin)</i> - Frédéric Pouchol	
l'atelier de traduction	44
six poèmes de John Leonard	
deux poèmes de Vélimir Khlebnikov	
trois poèmes d'Emil Botta	
un poème de Paul Celan	
e-poésies	52
Thierry Brunet	
Hervé Chesnais	
Claude Magne	
Mireille Disdero	
Stéphane Méliade	
Philippe Bray	
Nicola Kelig	
Marius Daniel Popescu	
Sylvia Stramenga	

Tamirace Fakhoury

« *Mes poèmes portent les empreintes de la guerre libanaise que j'ai profondément vécue ainsi que les traces de l'après-guerre, de l'étranger et des perceptions fragmentées de la patrie, de la réalité et de l'écriture.* »

Tamirace Fakhoury, Fribourg, Le 8 juin 2005

Née à Beit Chabab (Mont Liban) en 1974, Tamirace Fakhoury a déjà publié à l'âge de neuf ans un recueil de poèmes en arabe *Le pays de l'empereur et de l'enfant perdu*, puis trois plaquettes de poèmes en français *Aubades* (1996), *Contre-marées* (2000) et *Poème absent* (2004) aux Editions Dar an Nahar à Beyrouth.

De nombreux périodiques en France dont *Supérieur Inconnu* (1999), *Poésie Première* (2002), *Les Hommes sans épaules* (2003), au Canada (*Exit*, 2003), en Allemagne (*3 Journal*, 2004) ont publié ses poèmes. Des fragments de *Poème absent* ont paru dans l'anthologie *Les nouveaux poètes français et francophones* (les Lettres du temps, Jean -Pierre Hugué Editeur, France 2003).

Tamirace a fait des lectures poétiques nombreuses au Liban, en France et en Allemagne.

Elle prépare actuellement sa thèse en sciences politiques sur le Liban d'après- guerre à l'université de Fribourg en Allemagne.

Les fiancés de la Tour noire

Récit de nulle part

S'agit-il du désert ou de la mer ?
J'ai découvert une nudité
Un dépouillement
Un lieu immédiat

Rencontre brutale
Gilgamesh la Bible la poésie arabe
Suivre les fouilles de l'école biblique
De la Mésopotamie à la Méditerranée
Rassembler les facettes d'un pays
1960, la Grèce, les îles, la mer Egée...

Tu viens de partir
Et les aiguilles de la montre montrent
le nord
Tu prends le train rapide
La scène du café viennois
Le moment de l'amour marin et le
tableau de Klimt
Dans l'arrière-pensée de ton être

Je ne peux que naviguer
Implorer les vagues
Pour me mener jusqu'à toi

Après les magasins scintillants
Je prends place dans le noir
Au fond de la pensée maudite

Février

Le 22 février
Tu seras le temps et ses allées
Le vide saisonnier
Et le parcours d'un fleuve délaissé...

Toi mon poète
Poète des îles déflorées
Et des bancs vides
Toi mon âme repentie
Jetée dans les vannes
Toi ma folie peu crédible

J'ai le gosier aigre
Et ma face compose le courant du froid
prochain
J'implore les glaciers pour me ramener
dans tes bras

Malédiction

Par ce mauvais temps
La ville était trop belle pour moi
Quelque part à Paris
La laideur de mon âme m'a suivie

Quelque part dans la rue
Mes pas ont nourri le mauvais chant
Je n'échapperai pas
Tant que tu penses à moi

Alors...
L'estuaire s'élargira
Mes pieds goûteront à la mortalité
Je serai un cactus pensant dans la
glaise...

*En espérant que la plage réunit nos
fantômes nos pensées et peut-être nos
habits*

Le Chemin du Sud

Je serai dans tes bras
 Au moment indiqué
 Malgré les raz de marées
 Et cet été boueux pluvieux continental

Ne t'en fais pas
 Je quitterai à temps le territoire central
 Je nouerai mes bras humides
 Autour de ton cou
 Je réciterai par cœur le parcours de
 notre lit
 Les mythes du Graal
 Le nom de nos divinités la chronologie
 de nos mensonges

Je quitterai à temps la vallée du centre
 Là où la terre est si savante
 Si étroite si sûre d'elle-même

Je choisirai la nonchalance
 Et la patrie erratique du vin

Le Sud m'attend
 Avec les raisins de la volupté
 La pluie diurne
 Le cidre grasseux et les longues nuits
 dans les cafés

D'un pub à l'autre
 À bicyclette
 Sur les ponts bleus
 Je m'en fous
 Au dessus des voies ferrées
 Qui ne s'entrelacent qu'après la gare

En fait
Vieil ami
On ne se retrouve qu'après le départ
Et le centre bloque notre histoire
On ne se retrouve que dans la
disparition
Et le centre disloque nos veines
Nous sommes le chaos
Et la stabilité est une aberration

Quand le froid arrive
Il faut déconstruire le centre et prendre
le chemin du sud
Le centre alors lâche prise et fond dans
le désordre

Il faut suivre le Big Bang
Enlacer le sud qui glisse
Avec la terre décentralisée

Compte jusqu'à trois
 Et ne t'en fais
 Je serai à temps
 Dans tes bras

Le chemin de la libération passe par
 mon corps fragmenté ...

Le Golan l'Amérique latine le Cap
 Zanzibar le quartier des lutins
 Ce n'est que la frontière du grand
 désordre

Le 14 mars 2005

Derrière la ligne ennemie
 Je serai l'archer
 Le cavalier ou la saison des nations
 trompées

J'attendrai la fin de la liaison
 Pour regagner la maison
 Sur les voies ferrées
 Et les frontières truquées
 Je dessinerai la tromperie
 Mes mains réclameront tes baisers

Baisers dormants
 Baisers volatiles
 Baisers de la patrie découpée

Montparnasse

La maison des autres

Je m'en vais
Le long des chemins lugubres
Je m'en vais
Le long des plages incendiées

Fidèle au temps involontaire
Hybride sans tempérament

Incapable de briser la clepsydre
Incapable de relier les corps
Désabusés écartés déjà déchiffrés
Equations résolues éventrées
Réduites au néant

Je m'en vais
Et le rire du fleuve sonne faux
J'enlace le malentendu du chemin
Quel accident m'attend si je désobéis
au vent ?

Après les rivages discourtois
C est la trêve corporelle
Je m'assois
La flûte se repose derrière mon âme

Ma main dessine le destin du village
Je regagne la maison des autres
Je regagne l'ignorance

Ô terre qui ne veux pas de moi
Si tu m'accueilles pour une seconde...

Ô terre malicieuse
Apprends à me connaître
Avant de me rejeter

Je prendrai un verre avec toi
Pour reconquérir mon âme

Si le destin parle
Je l'étoufferai

Je veux la mort des signes
Je veux le silence

La route du Jardinier

La route du jardinier m'attend
Et la fatalité n'existe que dans le
journal

Au grand jour
La lumière est une bagatelle
Triste sort d'un bouquet de désir

La route du jardinier m'attend
Et la fatalité n'existe que dans le miroir
Au grand jour
Tes rides sont choquantes
Ton âge est primitif

Douleur d'un train bombardé
Rire neutre à la gare du soleil

Le cahier de la révolution

Notre chambre est déportée
La corde au cou
Elle tisse les barreaux d'un paysage
florentin

Embuscade

Vider les tonneaux de vin et marcher ...
Jusqu'à ce que les jonquilles traversent
Nos corps enrhumés

Absence

J'atterris dans l'irremplacable
Mes yeux veulent remplacer tes yeux
Mon corps veut remplacer ton corps
Je cherche ta douleur
Mode d'absence second
Etat libre de la matière
Mes lèvres veulent remplacer tes lèvres

La souffrance

La souffrance a des limites joyeuses
Dans le quartier opposé au jour

J'ai inscrit mon nom
J'ai lavé ma silhouette

J'ai lavé tout ce qui reste
Lorsque je m'en vais .

La mort

La mort a fait de nous
Un déséquilibre spatial
Que reste-t-il
Après l'arbre
La randonnée et le vent en colère ?

Juste une goutte d'eau .

Le monde

J'écris sur ton visage
La ville manquante
Puisque tu ne peux plus marcher
Je te guiderai
Vers la mort de l'endroit

Puisque le monde s'arrête à
Montparnasse
Allons libérer le corps de la marée
Allons boire le kir du chaos
Allons chanter la mémoire numérique
de l'amour

L'histoire incomplète

Rien n'a été écrit
Après le retard de mon pays
Sur un lit assassin
L'imprévu s'éteint

Rien n'a été écrit
Après la liberté de notre mensonge
Le narrateur s'est endormi
Un dimanche ensoleillé

Rien n'a été écrit
Après l'agonie de ma ville
La guerre est toujours insuffisante
Nos paroles regardent toujours ailleurs

Canicule

Il fait si chaud
 Mon corps sent le départ
 Et je suis en nage

Les ficelles remplacent notre cimetière
 Je noue la tige du nénuphar

Les escaliers mènent à la ville des canuts
 Et le chariot d'or bloque la rue
 Mon corps sent le départ
 J'achète un fil vert et une icône falsifiée
 Les cafés s'enfoncent dans mon visage
 Et la femme autrefois jolie n'aime plus
 son mari

Il fait si chaud
 De grâce
 Ramène-moi à mon pays.

Un temps imparfait

Trois arbres solitaires
 Sur une plaine condamnée à mort
 Les brebis tracent leur dernier naufrage
 Les bergers sauvent les lucioles noyés
 Donne-moi une urne pour attraper le vide
 Donne-moi un temps imparfait pour
 échapper

Fragments

La mélancolie a dévoré mes reins
 Je m'aplatis
 Le pôle nord se casse en mille
 morceaux
 Je déchire mes cheveux
 L'envers de ma tête
 La personnalité de mon amant
 J'attrape quelques mouches cubistes

Comment marcher à l'insu de l'Histoire ?
 Je mets du noir sur mes yeux

L'Est

C'est l'automne dépouillé
 Et l'Est ramasse ses membres
 C'est l'automne en guerre
 Et L'Est pleure après la fête

C'est le printemps de Prague
 Ou la révolution en velours
 C'est le jour de l'Ascension
 Ou le Mercredi des trahisons
 Les visiteurs ont ramassé
 Les brindilles du vin
 Et la ville ne reconnaît plus ses frontiè-
 res

Attention
 Les chevaliers pillards
 Pourront dévaster le temps

?

Renoncer à toi
Ou à l'histoire des feuilles ?

Quand le mal se réveille
Je ne me souviens plus de rien

Loin de toi
Mes poèmes sonnent faux

Un soir d'hiver

Ce soir
Il fait froid
On renonce à la magie
On glisse dans le lit
Les rideaux sont tirés
L'obscurité est modeste
Les baisers sont interminables
Sans pain sans vin sans train

Monotonie

C'est toujours la lampe rouge
À l'arrière plan
La tempête ivrogne
Et les cheveux cassés de la momie

C'est toujours l'autre sourire
Et la rupture du feu
Dans une tasse de café

C'est toujours le vin gris
Et les mouches mortes au fond du verre

C'est toujours l'amant de l'autre rive
Et le baiser de la liberté manquée

Renoncer à toi

Renoncer à toi
Pour devenir l'âme terrestre des autres
Je suis déjà un corps brisé
Dans la rue du Jardin

Quand le mal se réveille
Je ne me souviens plus de rien
Tes baisers le chaos informel
Mon pays est si loin
Et la déception est un cocktail de
cerises noires

Toi et moi

Je me suis dissociée
De la mer et du beau temps
La rive s'arrête sur les sièges du train

Je presse le pas
Mais tu n'arriveras pas

Toi et moi
Deux contradictions
La densité et la gravité des atomes
Le vol et la liberté des substances

Mémoire

J'aimerai écrire un poème
Semblable à une mer britannique
Ou à une pensée de voyage
Au bord de la démence

J'aimerai déclencher la mémoire de la
guerre
Et me reposer
Pour de bon
Cette fois
Au creux des vagues

La vérité

Si tu me dis que le temps est parti
cueillir des fleurs
Dans les hautes terres de l'Ecosse
Je te répondrai par un sourire

Si tu me dis
Que ce soir nous pouvons longer toutes
les cataractes
Caresser la surface des astéroïdes
Et nous doucher à l'abri des météorites
Je te croirai

La vérité est l'histoire de l'amour
Après un verre de vin
Ou la paresse des amants
Dans un café méridional

Si tu me dis que la Namibie et les
Caraïbes sont à portée de mes mains
Je te prendrai dans mes bras et éteindrai
la lumière

Nous ferons l'amour
Car dehors il fait un froid de chien
Et l'hiver est infidèle en mars

Résurrection

Si la mort révèle vraiment le visage des
morts
Si les vivants devinent vraiment les
pensées des autres
C'est que les revenants ont des enfants
sur terre
Qui célèbrent à chaque printemps la
fête de pâques
Avec les esprits païens.

Désespoir

Je pars chaque matin dans un train
crasseux
Vers des horizons rosâtres
Noyés dans la médiocrité du regard

Je marche chaque soir sur de la neige
sale
Maculée par les travailleurs sibériens
Et l'odeur du nouveau socialisme

J'atterris dans des poches d'air et
Des romans baroques
Détestables ennuyeux

Je récite avant de dormir
La comédie de l'enfer et les
lamentations de Palestine

Refaire l'histoire ou manger une
tranche d'éternité
A Genève
Ville des amants sans passé

Origines

Après la fête de Saint Patrick
Il y a toujours un lac pour effacer les
traces du flirt
Et une cathédrale pour parler de
l'adultère

Après la fête des lilas en avril
Il y a toujours une rive par delà
les enceintes de la ville
pour acheter un pays et un hublot
Dans un bateau sans nationalité

Séparation

Sur quelle île
Va t-on redessiner la carte des guerres
Et les lucarnes méridionales ?
Sur quel écran va-t-on projeter les
ombres sans cheveux
Et les âmes sans lueur ?

La rue des sept montagnes se détourne
subitement
Tu confrontes le déclin
Tu glisses plus loin que mon désir
Mes mains veulent t'attraper
Mais ta mémoire nous sépare...

Tu ne connais pas la guerre
Tu ne rêves pas
Tu n'aimes pas les klaxons des camions
Et les bicoques laides

La décision

Ce matin et tous les autres matins
L'Atlantique sera mon amant
Et le parasol barbare sera mon refuge
Après les inondations
Et l'eau glaciale de tes caresses

Une Lettre d'adieu

Je ne pense plus à toi
Les mouettes ont déjà dévoré ma
volupté
Et les palmiers ont volé les courbes de
mon corps
Mon sommeil ressemble aux miettes de
pain jetées au vautour

Je vis par correspondance
Avec les monstres de l'au-delà
Et les rêves courts
Je respire des infusions alchimiques
Je me déplace sur des cartes tracées
pendant le 16^e siècle

Si tu savais combien c'est dur de ne
plus rien sentir
Si tu savais combien c'est dur de ne
plus maîtriser la géographie du corps

Je t'adresse une lettre d'adieu
Pourvu qu'elle arrive
Quand toutes les mouettes jouissent
Au lieu de lire les signes du
changement

Tamirace Fakhoury

David Molina

*Que dire de moi ?
J'ai 27 ans et j'aime écrire des choses...
Que dire de plus ?
Mon histoire n'a rien d'exceptionnel...*

David Molina

dis moi quelque chose de pas évangile
montre toi tel que mes yeux te réclament
dans ce plus petit espace où j'existe à
rebours
il semble que les mots ont appris à se
taire

•

au fond tout est clair et douillet
pas nécessaire de sourire
la place est déserte
c'est un chat parmi d'autres
qui se frise les moustaches

•

ça continue à tourner de toute manière
avec ou sans raison l'histoire est la même
pour tout le monde à quoi bon en rajouter
quelques notes de musique voilà bien
l'essentiel deux ou trois souvenirs à
rapiécer un peu de fil alléluia

•

sortir et ne rencontrer personne
pour n'entrer nulle part

perdre jusqu'à la trace de soi-même
la preuve concrète de son passage par ici
et ne plus pouvoir établir
rationnellement
la réalité de son existence

•

quand on vient de déconner
on attend avec impatience
de ne plus recommencer
mais certains cauchemars
ont du mal à passer la nuit

•

chaque frontière est une falaise
et je tombe et je regagne mon pays
et chaque jour passe que je regrette
mes voyages et je me jette dans le
vide et me souviens de mes ivresses

•

un monde ouvert sans joie et sans peine
quelque chose d'une profonde respira-
tion
comme hisser la grand-voile

Thoughts of Vassily

il s'allonge dans l'herbe et regarde les nuages
le printemps adoucit les peines et petit à petit
à contempler le ciel clair il oublie qu'un dragon
se meut dans ses veines jusqu'à son cœur
pour y cracher ses flammes et nourrir sa colère

le troupeau des nuées passe entre la voûte
et l'horizon dans le silence des cortèges

il imagine les éléments de son pays merveilleux
et ne trouvant plus les mots pour redire ses rêves
il en invente de nouveaux qui font rire son dragon
et pendant qu'il s'esclaffe et n'embrase que dalle
le rêveur en profite pour soigner ses brûlures

voilà qu'une chèvre plus hardie que les autres
bravant l'idylle et la bataille lui glisse à l'oreille
d'une langue étrangère quelques vocables baveux
bonheur simple d'être là qui redonne au regard
un modèle de sourire dont il n'a qu'à suivre dans
le miroir la courbure des lettres et la musique

sous les paupières du jour les étoiles jouent
à cache-cache trop pudiques ou bien malignes
réveillant tout à coup la mémoire des voyages
des oasis galactiques et de la bonne fortune
le temps de l'aventure à la vie à la mort où rien
n'est à jamais perdu tant que cela tourne encore

il reprend soudain connaissance de son monde
une couleuvre lovée dans le creux de ses reins dort
il a des manières de chat ce serpent car on dirait
bien qu'il ronronne aux caresses du sommeil
mais l'heure sonne pour elle de céder la place
à une autre aux songes d'amour et d'honneur
qui redescend du jardin dont on l'avait appelé

et tandis que le reptile s'éloigne ondulant entre
les fleurs en quête de chaleur celles-ci raniment
les souvenirs déjà et les sens embaumés du désir

elle était belle bien sûr dans sa robe de fiancée
les regards l'escortaient jusque dans son cœur
mais ils ne percevaient rien de sa richesse et

la cité pour elle seule se donnait en spectacle
au temps où les artistes architecturaient la vie

elle chantait au Blue Jazz entre onze heure et
minuit quelque part en présence des absents
elle demeurait sur scène parfois quand le soir
s'attardait et que trop de verres se vidaient
personne ne pensait plus aux noces anciennes
pourtant lorsqu'elle montrait sa voix pour un
temps les slogans se taisaient et chacun en son
âme comprenait cet idiome étrangement familier

la monotonie bleue du chant des oiseaux le ramène
à lui-même à l'allure d'une aiguille sur un cadran
on ne raconte pas une histoire sans trahir son auteur
pourquoi dire alors adroitement ce qu'il a si mal vécu
et commémorer l'amour dans les sépulcres aux lettres
d'or pour finir en conservant le signe plutôt que l'objet
par adorait ce que l'on s'est toujours promis d'haïr

la chèvre se retire à son tour laissant libre cours
au vent de souffler la révolte à son oreille attentive
rien ne vibre ni ne brille par amour tout est gris
et puis cela donne du grain à moudre aux dragons

qu'importe au fond de brandir une épée brisée
ou de parer l'annulaire d'un anneau trop étroit
que penser ou que faire sans enfreindre la règle
comment aimer sans déplaire aux dieux jaloux
la paix ne vient pas en approchant des cieux
pas plus que la sagesse en contemplant la fin

il ouvre un œil et le referme et rouvre les deux
avec ses mains qui filtrent les rayons du soleil
il sourit car à les compter il en trouve douze de
chèvres qui paissent et cabriolent autour de lu

David Molina

m o m e n t c r i t i q u e

Moi l'hors-d'œuvre

Blog hors Net, c'est BhN, et BhN, c'est la benne qui m'hache. C'est mon œuvre, dans laquelle je m'hors, qui me mord et dans laquelle je mords. L'œuvre, détachée de l'artiste, c'est inconséquent, sauf pour les artistes. Moi, je n'arrive pas à me détacher de mon œuvre, alors je m'œuvre, peut-être pour m'en détacher –coup d'hache–, peut-être pas. Je crois, j'exclus l'ego, qu'on est tous condamnés à se faire œuvre, mais toujours se condamne à s'en détacher, ça fait moins de souci, moins mal comme la vérité sait le faire. L'hors, c'est l'or, et l'art le permet, pour qui l'a à l'intérieur.

On l'a tous à l'intérieur. Dire à l'homme qui le dit qu'il est exceptionnel, c'est se condamner à l'ordinaire. C'est aussi condamner l'homme qui le dit à penser qu'il n'est pas ordinaire. L'ordinaire, c'est exceptionnel, pas ordinaire.

Je souffre. Dans la souffrance j'avance. J'avance dans la souffrance, il n'y a rien d'exceptionnel, il ne faut pas s'en convaincre. Et pourtant, on peut aisément y tomber, la souffrance, c'est quelque chose de tellement fort, surtout quand elle est universelle. La souffrance universelle, c'est ce que ressent un cœur ouvert aux autres cœurs. La souffrance

singulière, ça fait mal aussi, mais elle meurt celle là, d'elle le cœur guérit. On ne guérit pas de la souffrance universelle, c'est ce qui la justifie. CQFD.

Je me sens tout étrange de parler de souffrance universelle, ça me fait peur, j'ai l'impression d'être un gourou, alors que je suis un homme qui s'œuvre, c'est tout. Ça doit vous effrayer aussi, mais moins que mes proches, auprès desquels je m'excuse d'employer de tels mots, des mots de désastre. Ces mots en déluge qui m'aiguisent à eux par la souffrance.

Tant pis, faut que je le dise, ça me fera moins souffrir, faut que ça sorte de moi, on verra ce que ça donnera. C'est en se lançant dans l'inconnu qu'on trouve du nouveau écrivait Baudelaire, et l'inconnu, ça fait grave flipper. Là, tu vois, je flippe comme un dingue, alors j'emploie l'humour pour mieux avaler ce que je vomis. Oh putain, elle est dégueu cette image, mais c'est ça.

Pourquoi se faire œuvre ? Parce qu'on a que ça à foutre. On a que ça à foutre si on veut être un homme, sinon, on est un esclave d'esclave.

Kurt Cobain ne chantait-il pas

- Serve the servants, oh no !

? Ben si, il le chantait. Et nous, comme des cons, on l'écoutait, parfois en boucle, comme des esclaves. S'il voyait ça, il se suiciderait une deuxième fois. Et après la deuxième fois, il le reverrait, et ainsi de suite, un véritable auto-génocide ! C'est peut-être ça le Nirvana... Prions pour lui. Ah non, ne prions pas ! Faisons-nous œuvre ! C'est quand même moins triste, même si ça fait plus souffrir.

frir.

Si t'as de l'humour, tu peux supporter port'nawak, les claques et les flagues. Si t'en as pas, te faire œuvre t'en donnera. Ou alors tu deviendras un sale con de dictateur, qui au lieu de se faire œuvre fait de son peuple son œuvre. Le dictateur, c'est un artiste qui est né à l'envers, qui est sorti les pieds devant de sa mère. C'est un artiste mort qui la sème, mais en ajoutant quelques petites touches de merde quand même, comme la torture, sa statue place de la république ou la piscine dans sa chambre. L'artiste né à l'endroit, lui, fait de la torture sur soi.

Donc, c'est notre lot, notre pain, notre avenir que de se faire œuvre.

Bertrand Cantat ne chantait-il pas

- Tu dois tout essayer [I'm lost],
tu dois devenir.

? Ben si, il le chantait, Cantat – et j'espère qu'il le rechantera –. Vous avez vu jusqu'où il a essayé ? Il est en prison, mais moi j'y vois un homme encore plus libre. Le meurtre, ça peut tous nous arriver, c'est en se faisant œuvre qu'on en prend conscience. Prendre conscience d'un acte, ça peut aisément le remplacer, pas besoin d'agir si t'es capable de le sentir. Regarder le meurtrier qu'on est, dévisager sa trogne qui nous surveille chaque jour au fond de notre nuit, ça fait flipper. Tant que tu ne l'as pas vu, t'es un meurtrier potentiel, une bombe à retardement.

Moi, pour pouvoir tuer sans tuer, m'exprimer le meurtrier, je m'échine à me faire œuvre, je me mets entièrement dans l'œuvre, charnellement, ainsi, je peux

tuer sans tuer, puisque juste avec les mots. C'est plus cool, baby.

Serge Gainsbourg ne chantait-il pas

- Relax baby be cool !

? Ben si, il le chantait.

Bon là, en proportion, je vous ai mis deux morts hachés d'un vivant, il en manque un, je crois que c'est toi.

Allez, c'est à toi, l'hors d'œuvre !
CQFD.

Julien Chéron

Jeux, exercices, harmonie Francis Ponge musicien

La référence musicale n'est pas ce qui frappe au premier chef l'œil ou l'oreille du lecteur de Francis Ponge. Elle est pourtant là, discrète mais présente, en pointillés mais récurrente. Cette discrétion est liée à une fréquence thématique moindre que celle, par exemple, de la peinture, mais aussi à l'ancrage plus incertain qu'elle offre au lecteur. Il est difficile et déroutant de parler musique à propos de Ponge, de saisir les harmoniques que fait vibrer la lyre. Tentons néanmoins de le faire, la condition étant de ne pas ajouter de cordes inutiles, de garder la mesure, cette mesure que Ponge dit admirer chez Malherbe, Horace, Mallarmé, mais aussi chez Bach et Rameau.¹

À l'examen, on s'aperçoit que la discrétion en question masque une relative richesse thématique, en tout cas une impossibilité matérielle de recenser, en quelques minutes, toutes les allusions et positions musicales contenues dans l'œuvre. Donc en premier lieu et en résumé, voici ce qui de cette œuvre et de cet examen ressort de la manière la plus significative, et qui est déjà connu. C'est d'abord l'intérêt pour la musique « classique », qui se manifeste à plusieurs reprises, un classicisme inséparable du baroque, selon la formule confiée à Jean Ristat : « Le véritable classicisme, le seul acceptable est celui qui n'est que

la corde la plus tendue du baroque »². Parmi les compositeurs représentatifs de ce goût, Jean-Philippe Rameau, à qui est consacré « La société du génie »³, et dont l'éloge est sans ambiguïté : « Jean-Philippe Rameau est l'artiste au monde qui m'intéresse le plus profondément »⁴, mais aussi, bien sûr, Jean-Sébastien Bach, dont le pré et sa « fabrique » prennent comme point d'appui « l'interminable séquence de clavecin solo du cinquième concerto brandebourgeois »⁵. Jean-Marie Gleize et Bernard Veck ont d'ailleurs bien montré en quoi et pourquoi la référence à Bach, amenée par le « clavecin des prés » de Rimbaud, revêt une importance singulière dans un système d'écriture dépassant de sa double dimension horizontale et verticale l'uniformité picturale⁶. Inutile d'insister, mais il faudra revenir sur le fonctionnement musical de l'écriture pongienne.

D'une manière plus générale, on décèle chez Ponge une sensibilité aux sonorités naturelles, par exemple au « bruit du torrent » et au chant des oiseaux entendus en Algérie et évoqués dans les « Pochades en prose »⁷. Aucun souci, évidemment, de ce qu'on appelle l'harmonie imitative, mais une prédilection pour la « symphonie » qui, au-delà de toute signifiante, permet à l'objet verbal d'entrer dans le « concert de vocables »⁸.

1 Voir « Notes pour un coquillage », *Le parti pris des choses*, Gallimard/Pléiade, p. 40.

2 *L'art de la figue*, entretien Francis Ponge – Jean Ristat, in *Comment une figue de paroles et pourquoi*, GF Flammarion, p. 293.

3 *Méthodes*, Gallimard/Pléiade, p. 635 à 641.

4 *Ibid.* p. 636.

5 « *Le pré* », *Lyres, Poésie/Gallimard*, p. 174.

6 Jean-Marie Gleize et Bernard Veck, Francis Ponge, « *Actes ou Textes* », Presses Universitaires de Lille, coll. « *Objet* », p. 138 à 143.

7 *Méthodes*, Gallimard/Pléiade, p. 543.

8 *Pour un Malherbe*, Gallimard, p. 160.

Une lecture musicale de l'œuvre de Ponge doit ainsi permettre d'éclairer certains aspects originaux de son écriture et, en retour, de voir comment la musique peut, dans son fonctionnement, être éclairée par l'écriture pongienne.

*

L'un des aspects les plus musicalement spectaculaires, qui s'impose à la moindre lecture parce qu'il s'inscrit dans un processus poétique traditionnel, est le ludisme rythmique et sonore. Rythmiquement, il peut s'agir du passage par le vers mesuré, octosyllabe, décasyllabe ou alexandrin, dans la rage mise à saisir le mimosa, le bois de pins ou l'émotion provoquée par le ciel de Provence. Passage rassurant, mais passage seulement au milieu d'une recherche qui ne mettra pas son point final dans l'insatisfaction du jeu rythmique et de la simple versification. Quant aux jeux sonores, plus manifestes par leur récurrence, ils semblent liés plus intimement au fondement même de l'écriture. Il y a chez Ponge un penchant incontestable pour l'assonance, la rime et l'écho (par exemple les rimes en *-aste* qui accompagnent les mouvements du gymnaste⁹, les interjections – « Caro ! Cara ! » - qui entourent la « Prose de profundis à la gloire de Claudel »¹⁰ ou les variations sur les accents du *pré*¹¹), penchant qui va jusqu'au jeu sur la paronymie ou l'homophonie (le « ça bat/Stabat » du « Volet »¹², les « oduades » et le très quenien « Sète alors » du « Plat de poissons frits »¹³...) et aux vers holorimes du « Mimosa » :

Un fervent de la pantomime osa
Enfer ! Vendre la pente aux mimosas.¹⁴

Ces exemples pourraient laisser croire que Ponge cherche à glisser dans ses

textes une musicalité en phase avec le référent poétique, selon la tradition. Ce n'est pas le cas. Pas de lyrisme musical chez lui : les jeux sonores, à la manière des agréments ou ornements des partitions de clavecin (battements, mordants, pincés etc.), sont destinés non à imiter, mais à accentuer, à mettre en valeur, avec parfois un détachement non dénué d'humour. Les retours de sonorités sont plutôt des retours de lettres ou de phonèmes pris comme tels dans leur autonomie, à la manière des notes ou des groupes de notes (horizontaux pour les thèmes mélodiques, verticaux pour les accords) dans une partition musicale, groupes composant eux-mêmes un motif inséré dans l'harmonie générale. Le nom de Braque, par exemple, fait l'objet de tels retours :

Braque pour moi, eh bien, se situe à peu près à égale distance de *Bach*, prononcé à la française, et de *Baroque*, - avec une légère attraction du second côté à cause de l'adjectif commun *Braque*, lequel existe bien aussi, je n'y peux rien, et présente quelque rapport de sens avec Baroque ; selon lesquelles encore le bon chien fruste et plutôt grave et très fidèle qui porte le même nom intervient bientôt alentour, comme aussi ces *Barques* (retournées dès lors sur

9 « Le gymnaste », *Le parti pris des choses*, Gallimard/Pléiade, p. 33.

10 Lyres, Gallimard/Pléiade, p. 459 à 464.

11 « Le pré », *op.cit.*, p. 173.

12 Pièces, Gallimard/Pléiade, p. 758.

13 *Ibid.*, p. 768. « Sète alors » n'est pas sans faire penser au « Mézalor » employé par Queneau dans un article prônant l'orthographe phonétique : « Écrit en 1937 », in *Bâtons, chiffres et lettres*, Idées/Gallimard, p. 22.

14 La rage de l'expression, Gallimard/Pléiade, p. 368.

le sable) qui peuvent très bien être peintes de toutes sortes de couleurs vives, elles n'en sont pas moins plutôt marron, comme est le bois en général, qu'il s'agisse de celui des hangars ou des granges dans la campagne verte ou des boiseries de salles à manger, des lutrins, des tribunes d'orgues ou simplement des violons ou des guitares, - à la moitié droite, c'est-à-dire gauche desquels ressemble indiscutablement beaucoup le B initial du nom de notre grand homme, tandis que le Q avec son manche évoque irrésistiblement soit une casserole de terre, soit une cuiller à pot, soit un miroir à main, - et que l'A de son unique syllabe sonnante sonne ouvert et grave, comme brame la rame... »¹⁵

Cet extrait, comme d'autres, se présente sous la forme de variations sur un thème, mais un thème qui n'a rien à voir avec la thématique littéraire traditionnelle, et qui ne nous apprend rien sur le sujet traité, un thème purement sonore donné par le nom de Braque, des lettres (B, Q, A) et des phonèmes (Bach, baroque, l'adjectif braque, barques, grave, brame, rames...). La répartition de ces groupes de lettres dans le texte fait exactement penser à celle du thème musical dans un choral de Bach : rien de référentiellement descriptif, tout dans la construction de l'objet sonore, ce qui peut sembler paradoxal pour l'évocation d'un peintre, mais qui, en réalité, mime la construction même de l'objet d'un tableau cubiste.

On sait que la répétition est l'une des figures essentielles de la musique. On sait aussi qu'elle est l'une des caractéristiques du fonctionnement poétique de la recherche pongienne, que le « fastidieux » est, comme le dit Bernard Beugnot¹⁶, « érigé en catégorie esthétique », un fastidieux évoqué avec délices pour le

pré à propos de « l'interminable séquence de clavecin solo du cinquième concerto brandebourgeois »¹⁷, un fastidieux qui a aussi quelque chose à voir (à entendre) avec la musique sérielle, « mécanique et mécanisante » puisqu'elle est formée de séries systématiquement constituées des douze sons de la gamme chromatique. Revenant à la musique baroque et classique, on s'aperçoit que les reprises thématiques y sont monnaie courante, non seulement à l'intérieur d'un morceau, ce qui est presque une règle, mais aussi d'un morceau à l'autre, parfois d'un compositeur à l'autre, dans des registres et sur des instruments différents ; c'est par exemple le cas du thème des « Sauvages, ces figures noires »¹⁸ qui, conçu par Rameau pour le théâtre de la Foire en 1725, se retrouve dans les *Nouvelles suites pour clavecin* de 1728, puis dans la dernière entrée des *Indes galantes* en 1735, et même chez Michel Corrette, autre compositeur français, dans le *Concerto comique* n° 25 en 1759. Voilà un thème qui traverse une oeuvre, comme si le compositeur voulait en épuiser, sans pouvoir y parvenir, les potentialités (et peut-être aussi la popularité). Voilà une méthode ouvertement revendiquée par Ponge : « Ces répétitions, ces reprises da capo, ces variations sur un même thème, ces compositions en forme de fugue que vous admettez fort bien en musique, que vous admettez et dont vous jouissez – pourquoi nous seraient-elles, en matière de littérature, interdites ? »¹⁹

15 « Braque le réconciliateur », *Le peintre à l'étude*, Gallimard/Pléiade, p. 128.

16 Bernard Beugnot, *Poétique de Francis Ponge*, PUF, p. 129.

17 « Le pré », Lyres, op. cit., p. 174.

18 « La société du génie », *Méthodes*, op. cit. p. 637.

19 *Le savon*, Gallimard, p. 12.

Cette revendication n'est pas le fruit gratuit et hasardeux d'on ne sait quel sentiment d'injustice. Elle est inhérente au travail textuel, qui demande au virtuose un éternel recommencement : s'exercer, faire ses gammes. Que sont les *Petits préludes* ou le *Clavecin bien tempéré* de Bach, que sont les « études » musicales diverses, le *Gradus ad Parnassum* de Clementi, sinon des exercices, des « répétitions » pour les interprètes, mais auparavant pour les compositeurs eux-mêmes? Les ressassements versifiés à variantes minimales parcourant *La rage de l'expression* sont autant d'études et d'essais, comparables à ceux d'un enfant répétant sans cesse son morceau de piano en progressant chaque fois légèrement (On sait que Ponge a pris très jeune des leçons de piano). Comparables, mais pas identiques ; car l'exercice s'assortit d'explications, c'est-à-dire de développements, de dépliements horizontaux de la symphonie : Ponge dévoile sa méthode en même temps qu'il peaufine son ouvrage, il décompose le fonctionnement (l'harmonie) en même temps qu'il compose, et la suite mélodique des mots se déplie comme l'arpège musical réalise le déploiement horizontal de l'accord vertical.

Ainsi, l'explication est inséparable de la création, le mouvement inséparable du monument : les variantes successives publiées dans *Comment une figure de paroles et pourquoi* ou dans *La Table* répondent bien à une intention et à une conception relevant de celles de la composition musicale. De même que la musique ne peut vraiment s'expliquer que par elle-même, par le déploiement rigoureux de ses propres harmonies, de même la symphonie pongienne ne sonne vraiment que dans le dévoilement systématique de son propre fonctionnement. La musique est donc là.

Et pourquoi pas dès lors la danse ni le chant ?

- Parce que mon clavier est dictionnaire. Ô volume, ô feuillets *Je* me contiens en lui *Je* suis sage *Je* parle, *Tremblant* de contention, tout le corps arc-bouté.²⁰

Il a été question de déploiement *rigoureux*, de dévoilement *systématique*, et Ponge dit se contenir en tremblant pour ne pas dépasser l'étape métaphoriquement musicale du dictionnaire. Cet effort de rigueur, il faut le replacer dans le cadre de ses goûts musicaux, qui eux non plus ne sont pas livrés au hasard. Ces goûts, nous l'avons vu, le portent vers la musique dite « baroque » ou « classique », celle de Bach bien sûr, mais aussi celle de quelques autres parmi lesquels Jean-Philippe Rameau. Le beau texte écrit à la gloire de ce compositeur, « La société du génie »²¹, est daté de 1952, comme s'il voulait célébrer l'anniversaire de la « Querelle des Bouffons », qui a débuté 200 ans auparavant, en 1752. Rappelons si nécessaire que cette querelle est née lorsque les Bouffons, troupe d'acteurs lyriques italiens installés à Paris, ont donné une série de représentations de *La serva padrona* (*La servante maîtresse*) de Pergolèse, fournissant ainsi l'occasion d'affrontements parfois violents entre les Lullistes, tenants de la musique française illustrée notamment par Rameau, et les Bouffons, représentés en particulier par Rousseau qui prônait une musique « naturelle », dont l'art italien lui semblait plus proche, et dont le lyrisme donnera le « Bel canto ».

20 « La scie musicale », Nouveau Nouveau recueil, Gallimard, p. 48.

21 Méthodes, Gallimard/Pléiade, p. 635 à 641.

Si, à ma connaissance, Ponge ne fait pas mention directement de la « Querelle des Bouffons », on sait bien de quel côté il se situe :

La *furia francese* elle-même n'est en aucune façon isotrope et ne va pas se perdre en de brumeux lointains. Dans les occasions les plus solennelles, elle se manifeste à l'intérieur de cours carrées (carrousels) ou dans des batailles, comme on dit, rangées.

Nous avons le goût des limites et la grâce, chez nous, ne descend que sur les proportions choisies.²²

Comme Rameau, Ponge met son énergie au service d'une expression maîtrisée, circonscrite, servie par les vibrations symphoniques :

Je n'en finirais plus [...] si je voulais marquer point par point les éléments (de profonde similitude) qui font de lui, à bien vouloir m'en croire, mon parent : par exemple la table rase, le recours à l'harmonie naturelle, la pratique de la modulation enharmonique²³, le goût de la sympathie des tons, celui de la connaissance distincte, *mais* l'enchère constante à la raison.²⁴

Il y a donc un rattachement revendiqué aux théories de Rameau, pour qui la musique résulte de « corps sonores », d'une idée physique que l'on peut rapprocher de la théorie cartésienne des passions : c'est physiquement, par des vibrations, que sont provoqués les émotions et sentiments. Et ce sont ces vibrations musicales qui composent « l'harmonie naturelle », une harmonie articulée, suivant des systèmes combinatoires ordonnés par des règles. Ce classicisme, comme l'écrit Michel Collot, « est peut-être aussi un ultime rempart contre le

chaos »²⁵. Confirmation d'un parti pris pour Rameau qui, dans l'ouverture de son ballet héroïque *Zaïs*, donne une illustration de la musique comme mise en forme de sons destinés à atteindre un idéal de « musique pure » ; le chaos initial, symbolisé par des « bruits » inorganisés, s'ordonne peu à peu en sons esthétiquement agencés. Classicisme et baroque, Rameau, chaos, vibrations, ordre universel, harmonie naturelle... Les voici encore dans quatre vers de « Soleil placé en abîme » :

« Brillant soleil adoré du Sauvage... »

Ainsi débute un chœur de l'illustre Rameau.

Ainsi, battons soleil comme l'on bat tambour !

Battons soleil aux champs ! Battons la générale !²⁶

Paradoxalement, la recherche pongienne du mot-objet rapproche la vision ramiste de l'univers de certaines théories rousseauistes exprimées dans *l'Essai sur l'origine des langues* : « La cadence et les sons naissent avec les syllabes, la passion fait parler tous les organes, et pare la voix de tout leur éclat : ainsi les vers, les chants, la parole ont une origine commune »²⁷. À quoi Ponge semble répondre, en écho :

22 « Deux textes sur Braque », Nouveau recueil, Gallimard, p. 186.

23 L'enharmone concerne le rapport entre deux notes différentes que l'on ne peut distinguer à l'oreille (par exemple mi dièse et fa naturel).

24 « La société du génie », op. cit. p. 636.

25 Michel Collot, Francis Ponge entre mots et choses, « Champ poétique », Champ Vallon, p. 229.

26 Pièces, Gallimard/Pléiade, p. 780.

27 Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, Folio/Essais, p. 114.

Onomatopées originelles, comment en sortir ? Impossible ! Donc, il faut y rentrer. Point n'est besoin d'en sortir, ou plutôt, il faut, nous voici obligés d'y rentrer. Leurs variations, leurs développements, diversifications, ramifications, feuillaisons, floraisons, fructifications, réensemencements, suffisent à dire la complexité de la vie et du monde.

À nous faire jubiler.

Par leur générosité,

À nous extasier, à nous ravir.²⁸

Ainsi l'écriture de Ponge ne cherche pas à suivre mimétiquement un écoulement musical, mais naît et s'abreuve à la même source que la musique. Écriture verbale et écriture musicale possèdent chacune sa langue, mais ont en commun une structure fondée sur un fonctionnement logique, c'est-à-dire sur une harmonie.

Ce système harmonique commun à la musique de Bach et de Rameau et à la poésie de Ponge, mais aussi d'une certaine manière à la musique et à la poésie en général, se déchiffre selon deux dimensions, la dimension horizontale (l'axe syntagmatique ou mélodique) et la dimension verticale (l'axe paradigmatique ou symphonique), qui en induisent une troisième résultant des deux lectures ou auditions simultanées. La chose est claire pour la musique polyphonique, mais la monodie elle-même joue des harmoniques ou des résonances qui permettent aux sons de se superposer en se succédant, comme dans un trait de clavecin qui, par le système des cordes pincées, combine la linéarité mélodique avec la vibration des harmoniques. C'est particulièrement remarquable aussi dans le chant grégorien, puisqu'il développe des groupes de notes (neumes) qui,

s'inscrivant obliquement sur la portée, exigent du chanteur une vocalise laissant entendre la profondeur de l'harmonie. Le même constat peut se faire pour la poésie ; évident dans la poésie versifiée qui s'articule sur le linéaire des vers et le tabulaire de leur succession verticale, consciemment mis en valeur dans le jeu de l'acrostiche pratiqué par exemple avec le mimosa²⁹, il demande plus de perspicacité dans la prose poétique, surtout dans une prose qui, comme celle de Ponge, se veut plus définitionnelle que lyrique. Mais c'est de l'épaisseur intrinsèque du signe, s'appuyant d'une manière parfois ambiguë sur les rapports entre forme (visuelle et sonore) et sémantisme (disons sur l'Objet), que naissent les harmoniques et la richesse tabulaire du texte, le « réson » et la « raison ». Comme le dit Julien Gracq à propos d'un vers de Mallarmé : « Nous y sentons l'entrée en résonance, assez énigmatique, de la signification et de la forme, qui est la vraie "musicalité"³⁰ ».

De ce rapport musical, *La Table* et sa fabrique³¹ fournissent un exemple particulièrement intéressant. L'horizontalité coiffant le T initial peut être textuellement matérialisée par une ligne poétique unique :

28 La fabrique du pré, Gallimard, p. 240.

29 La rage de l'expression, Gallimard/Pléiade, p. 369.

30 Entretien Julien Gracq – Jean Guillou, Revue Symphonia, novembre 1999.

31 La Table, présentée par Jean Thibaudeau, Gallimard, 1991. Les numéros indiqués entre parenthèses à la suite des citations sont ceux des pages de cette édition.

La façon dont je m'y appuie est significative.(49)

et se signale comme sa principale caractéristique :

L'HORIZONTALITÉ de toute table est, sans doute, je crois (je n'en doute pas... ce matin...) *une des qualifications* premières (ou *essentielles*) convenant à cette notion (à appliquer à cette notion)

(*plus encore* (concernant nos objets familiers) qu'à la notion de LIT)

Mais, pourtant... ! *La table-à-dessin* est oblique...

L'écritoire (la tablette) souvent oblique, elle aussi.

Le *tableau* (noir) est installé verticalement... (67)

[...]

Dirai-je donc, plutôt, qu'il s'agit d'un mouvement, d'une tendance, à quitter la verticalité pour l'horizontalité ?

D'un mouvement de bascule (d'avant en arrière) du mur (symbole du « vertical-comme-barrière », « comme-limite ») *vers* l'horizontalité ?

Cela commencerait ainsi, peut-être, à devenir plus juste, plus adéquat... (68)

De même que la planche de la table, « sandwich entre deux plaques de contreplaqué de sable de bois comprimé » (16), inclut une épaisseur matérielle, de même son signifié inclut une épaisseur sémantique :

Ce qui m'en vient donc naturellement (authentiquement), c'est à la fois l'objet (le référent) hors le mot et le mot, hors sa signification courante, et ce que j'ai à faire est de les rajouter. Un objet plus épais, plus actuel aussi *et* un mot plus épais (que sa valeur

actuelle de signe).(24)

Cette épaisseur sémantique, à partir du Littré et du Larousse, se développe sur deux pages (43-44) épuisant les acceptions contextuelles du mot, sa polysémie (« Jouer cartes sur table, dresser une table, se mettre à table, table des matières » etc.), précédant une déclinaison alphabétique et sonore qui énumère des variations minimales (« câble, fable, hâble, rable, sable, table ») (46). Alors, la linéarité initiale du mot semble occultée par ses origines tabulaires :

L'homme d'abord a écrit, ou peint sur le mur vertical (ou le plafond (des dolmens)) sur les parois verticales (stèles funéraires), socles des statues : fronton des temples.(53)

Mais c'est de la tension entre les deux dimensions que naît la troisième, finalement la seule intéressante, celle qui donne au mot-objet sa valeur esthétique :

La Table est (aussi) le renversement d'arrière en avant (de derrière l'homme en avant de lui) du mur, sa mise en position non plus verticale mais horizontale. (oblique, en réalité : comme le billard de Braque est cassé de l'horizontale en verticale oblique) (51)

Et si Ponge semble s'accrocher à une comparaison picturale, à montrer la table comme un tableau, c'est bien à une objectivation musicale qu'il aboutira en fin de compte, s'adressant à sa table avec un empressément érotique :

Je ne puis donc te placer en abîme, je ne puis t'ébaucher : je ne puis que te *dévisager* (déchirer ta surface) de mon stylet

t'imprimer un rythme
Faire de toi une table d'harmonie.
(77)

Voilà donc dévoilée la grandeur musicale-poétique du mot, *envisagé* ou *dévisagé* ni dans ses seuls aspects visuels ou sonores, ni dans son seul sémantisme, mais dans un concert de toutes ces dimensions symphoniques.

Le même processus avait été consciemment mis en œuvre dans « L'araignée », que le sommaire présente comme un texte à structure ouvertement musicale :

EXORDE EN COURANTE.
PROPOSITION (THÈME DE LA
SARABANDE).
COURANTE EN SENS INVERSE
(CONFIRMATION).
SARABANDE, LA TOILE OURDIE
(GIGUE D'INSECTES VOLANT
AUTOUR).
FUGUE EN CONCLUSION ³²

La gigue met en branle sans scrupules les instruments et les genres les plus variés, les énumérant et les superposant comme pour concrètement signifier la musicalité matérielle et logique du texte :

Trompettes et clairons,
buccins, fifres et flûtes,
harpes, bassons, bourdons,
orgues, lyres et vielles,
bardes, chantres, ténors,
strettes, sistres, tintouins,
hymnes, chansons, refrains,
rengaines, rêveries,
balivernes, fredons³³.

Bernard Beugnot signale à ce propos que « la mise en scène musicale et chorégraphique » est sans doute inspirée du *Coup de dés* de Mallarmé ³⁴. Un rapprochement pourrait être fait aussi, mais par

anticipation, avec certaines comédies ou *Poèmes à jouer* de Jean Tardieu (*L'ABC de notre vie*, *Rythme à trois temps*, *La Sonate et les trois Messieurs*, *Conversation-Sinfonietta*), dont la « mise en scène musicale » évidente situe le texte à l'intersection de la poésie et du théâtre³⁵. Si les intentions de Ponge sont moins explicites, plus complexes que celles de Tardieu, il n'en est pas moins possible d'appliquer à son écriture ce que Barthes dit de la théâtralité : une « polyphonie informationnelle », « une épaisseur de signes », des « signes disposés en contre-point (c'est-à-dire à la fois épais et étendus, simultanés et successifs) »³⁶. Dès lors on s'aperçoit que c'est à partir de l'auditif et du visuel, des références à la musique et à la peinture, que se met en scène la poésie de Ponge. C'est de l'exhibition du signe que se nourrit le texte. Et cette exhibition, si elle passe nécessairement par le visuel, ne peut se réaliser sans l'intervention du phonique ni le fonctionnement du sémantique, c'est-à-dire sans une double dimension harmonique des mots : l'opéra-comique, musique et spectacle, ne peut être *illuminé* que par la *Parole* ³⁷.

32 Pièces, op. cit., p. 762.

33 Ibid. p. 764.

34 Bernard Beugnot, Poétique de Francis Ponge, op. cit., p. 173-174.

35 Voir Jean-Pierre Longre, « La musique, une composante poétique du théâtre de Jean Tardieu », in *Les genres insérés dans le théâtre*, CEDIC, p. 153 à 164.

36 Roland Barthes, *Essais critiques*, Seuil, p. 258-259.

37 « Les Illuminations à l'Opéra-comique », *Lyres*, Gallimard/Pléiade, p. 479 à 483.

Enfin, l'exhibition textuelle, comme en miroir, est inséparable de la signature personnelle. On se souvient de la demande faite aux typographes, à la fin du « Pré » :

[...] couchez mon nom,
Pris dans le bas de casse, naturellement,
Sauf les initiales, bien sûr,
Puisque ce sont aussi celles
Du Fenouil et de la Prêle
Qui demain croîtront dessus

Francis Ponge.³⁸

Les initiales F.P. du fenouil et de la prêle, dressées verticalement au-dessus de la surface horizontale du pré et du nom couché, figurent une renaissance par l'œuvre jamais achevée. Comment ne pas faire le rapprochement avec Jean-Sébastien Bach qui, sous la forme de notes correspondant aux lettres de son nom (si bémol, la, do, si bécarre), signe *L'art de la fugue*, dernière œuvre inachevée ? Le nom couché dans l'œuvre, glissé entre les signes du langage verbal ou musical, voilà une manière de s'inscrire intimement contre la mort dans le mouvement perpétuel de la création. L'œuvre est littéralement interminable, l'accord final ne sera jamais plaqué, on est inlassablement voué au ressassement et aux variations, mais au moins on finit momentanément en laissant trace de soi-même. Chez Ponge comme chez Bach, la signature est un moyen pour survivre à l'inachèvement désespérant de l'écriture.

*

Et pour, ici aussi, provisoirement en finir, il faut rappeler que Ponge n'a généralement pas voulu, au sens tradition-

nel, « faire de la musique » ni « imiter la musique » avec les mots, mais que ses recherches poétiques sont du même ordre que la recherche musicale. Cette analogie, il en a lui-même manifesté périodiquement une conscience particulièrement aiguë, par exemple dans *La fabrique du pré*³⁹. On reconnaît là une sorte de mise à l'épreuve plus ou moins délibérée de la distinction établie par Étienne Souriau⁴⁰ entre les arts du « premier degré » (en particulier la musique à visée purement esthétique) et ceux du « second degré » (en particulier la littérature à caractère « signifiant »). La poésie de Ponge incite à ne pas caricaturer cette distinction, mais au contraire à la nuancer et à l'enrichir : son écriture, qui n'occulte en rien la profondeur signifiante et connotative du mot (« second degré »), tire de cette profondeur même ses qualités d'art du « premier degré » et son harmonie, son fonctionnement esthétique. Solidairement, « premier » et « second » degrés se dépassent mutuellement pour laisser vibrer, dans toutes les acceptions possibles, ce que nous appellerons avec Ponge « la corde sensible ».

Jean-Pierre Longre

38 Lyres, Poésie/Gallimard, p. 176-177.

39 Voir Jean-Marie Gleize et Bernard Veck, Francis Ponge, « Actes ou textes », op. cit., p. 138 à 145.

40 Étienne Souriau, La correspondance des arts, Éléments d'esthétique comparée, Flammarion, 1969.

m o m e n t
c r i t i q u e

Un théâtre transgénérationnel

Qu'en est-il du théâtre « jeunes publics » et de ses rapports avec la littérature jeunesse ? Est-il un art à part, un espace d'expression et de découverte ouvert à tous ?

Retomber en enfance... Rares sont les représentations théâtrales jeunes publics lors desquelles je m'ennuie fermement... à bien y réfléchir, je crois m'être plus souvent indignée (ou assoupie, c'est selon) face à des spectacles explicitement « adultes ». Pure indulgence en faveur de pièces destinées à des enfants ? Critères de jugements démesurés lorsqu'il s'agit de théâtre tout court ? Ou bien vouloir coûte que coûte donner l'envie du théâtre aux enfants incite-t-il à occulter les failles éventuelles de certains spectacles pour la jeunesse ? Sans vouloir idéaliser l'enfance, quiconque « accompagne » des enfants au théâtre constate combien la spontanéité des jeunes spectateurs (plus prompts à s'émouvoir, à exprimer plaisir, indifférence ou déplaisir) se transmet allègrement.

Le théâtre jeunes publics peut transformer de simples « accompagnateurs » adultes en spectateurs véritables, susciter de profondes résonances, ébranler nos convictions, déranger notre perception du réel ; la seule présence des enfants-spectateurs ne saurait expliquer cette métamorphose. Les créations, ouvertes à tout public (au même titre que la littérature jeunesse), mettent l'accent sur ce que nous avons tous été et sur ce

qui appartient à tous : l'enfance, espace extensible, sans frontières, univers que rattrape parfois le réel ; un temps malgré tout unique, lors duquel s'échafaudent les rêves, le simulacre et l'imaginaire ; terrain de jeu du faire-semblant, au même titre que... l'art théâtral. La vie est une scène, écrivait Shakespeare, et nous sommes de simples comédiens... Le théâtre, en fin de compte, ne serait rien d'autre qu'un jeu sophistiqué – activité « enfantine » participant à la construction identitaire.

L'alchimie n'est jamais parfaite : la représentation est certes une expérience collective, mais il existe autant de façons d'accueillir une œuvre qu'il y a de spectateurs dans une salle ; il arrive ainsi que quelques adultes ne voient dans les déchaînements collectifs qu'engendre un spectacle (du rire à la frayeur) que pure régression. L'effet inverse se produit parfois quand les enfants reçoivent sans enthousiasme des productions que l'on jugera, en tant qu'adulte, fascinantes. La création jeunes publics pré suppose une prise de risque que l'on ne soupçonne guère – ceci est vrai de toute création, mais à la spécificité du théâtre « tout court » s'ajoute, dans le théâtre jeunesse, l'écart (intellectuel, émotionnel) entre enfants et adultes, et cette pluralité a son importance.

Reste donc à préciser le statut du spectateur adulte face à une création dont le destinataire premier est l'enfant : la contrainte de revenir sur les lieux mémoriels de sa propre enfance et/ou de s'interroger, consciemment ou non, sur l'enfant que l'on fut peut s'avérer source de malaise ; hormis l'incitation à passer de savoureux moments de théâtre en bonne compagnie, la représentation est vécue à travers le prisme d'expériences accumulées au fil des années – et qui rendent complexe la réception des œuvres. La

position du spectateur adulte est ambivalente car il peut à la fois retrouver l'enfant qui sommeille en lui et se voir confronté, par le biais de sa conscience adulte, à la mémoire d'une enfance bel et bien révolue – et ainsi à l'inéluctable cycle naturel de toute vie, entre naissance et extinction, entre ouverture et dénouement : la représentation autorise l'adulte (à condition qu'il joue le jeu) à remonter le temps, mais peut parfois lui imposer la vision de sa propre mort...

« Celui qui a pu sauver son âme d'enfant depuis l'aube embrumée de ses premières années jusque dans sa vie d'adulte, celui-là est un homme heureux. » Ces mots du Docteur Heinrich Hoffmann confirment en partie ce qui précède. L'auteur de *Crasse-Tignasse* (*Der Struwwelpeter*, 1845, Lutin Poche à l'École des Loisirs) inventait des histoires illustrées pour dérider ses petits patients. À l'époque, prévalait une vision de l'enfance (bien révolue !) qui irritait l'auteur, l'éducation consistant en grande partie à infliger des leçons de morale destinées à formater des individus dépourvus de fantaisie ou d'imagination. Soucieux de contrecarrer ces visées bien-pensantes, le bon docteur effectue un salutaire détournement de ces morales et depuis, ses vers de mirliton, féroces et cocasses, ont fait le tour du monde. Fidèle à l'esprit d'Hoffmann, Christian Duchange (Cie l'Artifice) adapte ces comptines pour la scène en 2001, et le spectacle, réjouissant, est donné devant un parterre d'enfants et d'adultes assis à même le sol, réunis pour l'occasion dans une baraque de foire, espace scénique intégré à la salle.

La mise en théâtre d'œuvres pour la jeunesse est fréquente et les créateurs puisent abondamment leurs idées dans les albums et la fiction : *Le Palais des claques*, roman de Pascal Bruckner,

satire politique abordant le thème de la maltraitance avec humour (noir) et légèreté, a été adapté par la Cie Haut et Court en « *farce musicale aigre-douce* » et ceux qui ont assisté à ce morceau d'insolence en conservent un souvenir palpable ; l'album de Grégoire Solotareff *Moi, Fifi, perdu dans la forêt* (l'École des Loisirs), créé par le Théâtre du Tilleul, en est un autre exemple ; de même, la création d'Am Stram Gram, *Les derniers géants*, spectacle imaginé à partir de l'ouvrage du même nom de François Place (comportant, en guise de décor, des projections des illustrations de l'auteur) ; même chose avec *L'Histoire d'Auggie* de Paul Auster (création Fondazione Aida, 2003, entre théâtre et images numériques), nouvelle publiée depuis par un éditeur jeunesse (*Le Noël d'Auggie* Wren, Actes Sud Junior, illustrations de Jean Claverie). Le théâtre jeunesse se nourrit aussi des contes et de la littérature populaire (du *Petit chapeau rouge* au *Roman de Renart*), et les variantes, dans lesquelles se lit avant tout la liberté des créateurs, sont choses courantes.

Si le théâtre s'empare ainsi de la littérature jeunesse (et lui doit donc beaucoup), c'est bien parce que les deux matériaux artistiques présentent des points de convergences, le premier étant évidemment leur destinataire, l'enfant, le second la présence d'objectifs communs : divertir les sens et l'intelligence, dénoncer, interroger, construire l'esprit critique etc. Les textes d'origine sont plus ou moins remodelés, manipulés, jusqu'à parfois devenir méconnaissables, épousant d'abord la vision singulière d'un auteur, puis d'un artiste ou des comédiens. *Cendrillon* a inspiré *La fille aux oiseaux* à Bruno Castan (Lansman, 2003), une œuvre qui affirme explicitement son autonomie vis-à-vis du conte. Ce même texte a ensuite subi

une seconde métamorphose à travers la mise en scène de Maurice Yendt, qui a laissé sur le texte original l’empreinte de ses propres intentions dramaturgiques et poétiques. Allons plus loin encore : chaque représentation de *La fille aux oiseaux*, à travers d’infimes détails, est fondamentalement unique, dans l’ici et le maintenant.

À travers l’exemple précédent (qui ne fait pas figure d’exception) il est possible d’appréhender la malléabilité du texte jeunesse ou du conte, puis du texte théâtral lui-même, enfin de la lecture que l’on en fait, laquelle dicte ses choix au metteur en scène. Les rapports entre texte et représentation font couler de l’encre : tandis que certains accordent la primauté au texte écrit et publié, d’autres voient en lui une simple esquisse de la représentation, aboutissement légitime. Fixer l’éphémère et le caractère immatériel du théâtre joué (qui, pour Jeanne Pigeon et Roger Deldime « *n’est éternel que dans la mémoire et le cœur des spectateurs et des acteurs* ») répond néanmoins à un besoin vital, ne serait-ce que pour diffuser ces textes auprès du public et donner envie de les lire puis d’aller au théâtre. Nombre de pièces sont aujourd’hui publiés par des éditeurs, spécialisés ou non (Lansman, Éditions théâtrales, Actes Sud Papiers, L’Arche Éditeur – une collection jeunesse lancée en 2001 – Magnard, l’École des Loisirs – dont le catalogue compte des dizaines de titres), un phénomène émergent méritant d’être souligné.

Comment interpréter alors le désintérêt des médias culturels, des critiques littéraires et l’indifférence généralisée qui accueillent ces publications ? Méconnaissance ou curiosité restrictive ? Mépris pour ce que l’on croit être un pur divertissement, un sous-genre ou une littérature qui ne se « vendra » pas

? Si l’on supprimait l’étiquette « jeunes publics », cette discrimination médiatique cesserait-elle ? Le constat vaut cependant pour les parutions théâtrales en général et, dans une moindre mesure, pour la littérature jeunesse. Ce qui soulève de nouveau la question du statut du texte contemporain : au-delà de son rôle purement fonctionnel (au service d’un art vivant), il possède des qualités littéraires autonomes qui se libèrent et s’interprètent hors de l’expérience collective de la représentation, et sa lecture (au même titre que la poésie) est une expérience intime tout aussi authentique que celle de romans ou d’albums. On n’insistera jamais assez sur les richesses (polysémiques, intertextuelles, thématiques, etc.) des textes jeunesse contemporains comme ceux de Fabrice Melquiot (*Albatros, Bouli Miro*), Maurice Yendt (*Ce qui couve derrière la montagne, La marche à l’envers*), Philippe Dorin (*Dans ma maison de papier, j’ai des poèmes sur le feu*), pour ne citer qu’eux, et qui attendent les lecteurs de tout âge...

Ces propos ne remettent pas en cause la valeur et la portée de la représentation, le travail créatif qu’elle suppose et le bonheur qu’elle peut procurer au spectateur. Mais être lecteur incite aussi à devenir spectateur (actes complémentaires, on l’aura compris) et cela s’apprend ; les adultes, avant d’être d’enthousiastes « passeurs », doivent eux aussi apprendre à lire du théâtre contemporain, à en tirer du plaisir, pour que grandisse le désir d’un théâtre trans-générationnel, d’un art vivant, qui se partage.

Blandine Longre
www.sitartmag.com

c u l t u r e s

ensembles

Occidente Express extraits

La chambre noire

La Cassia - bis traverse une campagne
abâtardie peut-être, mais c'est une
campagne.
Les Macchiaioli lui auraient rendu un
petit hommage,
Bien que dépayés par la prolifération
des bâtisses de style californien .
Mais c'est quand j'entre en ville que je
me rends compte soudainement
que la vie aussi a ses tableaux
suspendus, ses galeries privées,
Ses Vermeer et ses Hopper peints dans
les réverbérations du printemps,
dans les aubes incinérées des ouvriers
agricoles et des journaliers,
dans le fond d'orgeat qui stagne dans le
fond de tous les verres .
Que la vie aussi a ses jardins à
l'italienne,
disséminés entre le béton armé, la lèpre
et le savoir-faire.
La vie a tout . Il lui manque seulement
une chose : la chambre noire,
ce petit mais fondamental engin qui
développe les négatifs de nos
prémonitions .
Je me demande alors si je dois prendre
exemple sur le Monsieur à la barbe,
qui passe son temps avec des charades,
des rébus et des mots croisés sans
schéma .
Il faut cependant une grande force, un
fameux courage, pour tuer le temps
Parce que c'est le temps qui du jour où
il s'est présenté

nous blesse à mort et ensuite nous met
en rang sur ses terrasses panoramiques,
comme du linge étendu qui ne sèche
jamais .

Il conviendra sans doute de s'habituer
au battement continu des portes, sans
qu'il y ait le moindre vent, apprendre à
oublier, oublier par cœur,
parce que le présent détient plus de
nostalgies qu'il n'en montre,
parce que moi et ce long sillage de têtes
marchantes qui descend du métro
sommes seulement un ensemble de
parties qui ne forment pas un tout, mais
une autre énième partie .

L'histoire ce n'est pas nous

Les pyramides, les guerres puniques et
Saint pierre avec ses fameuses clés,
et voilà tout un va-et-vient de gens et
d'armées qui remontent et redescendent
l'Italie,
guerres de trente ou cent ans,
révolutions de toutes saisons,
soldats qui tombent, têtes qui tombent,
murs qui tombent, arbres qui tombent,
un autre sommet sur la globalisation et
même les MacDonalD ne tiennent plus
debout .
L'histoire est de toute évidence plus
complexe dans les manuels.
Prenez cette ville sournoise et flasque
qui du haut de la grâce divine qu'elle
s'est attribuée
passe des barbares aux Français, de
la plus vieille aristocratie aux fibres
optiques,
cette ville qui voit les Romains
s'amuser avec les chrétiens, les
chrétiens avec les sorcières,
les sorcières qui doivent plus ou moins
à contre-cœur passer leur tour
pour céder la place aux Japonais et aux
pigeons.

Divertissement, tu avais raison,
divertissement, ami plus infatigable que
l'insomnie,
voilà le mot-clé,
le mot de passe, le sésame nécessaire
depuis des milliers d'années pour
accéder au système .
Tu avais raison Toi, l'histoire n'est
qu'un grand spectacle,
mais peu peuvent se le permettre et
beaucoup doivent le permettre.
L'histoire est sans nul doute plus
complexe dans les manuels que dans la
réalité,
Parce que l'histoire n'existe pas hors
des livres.

Et pourtant le balancier continue son
mouvement à l'infini, mais l'horloge
indique toujours les mêmes heures.
Et je ne me souviens d'aucun de mes
rendez-vous,
sinon de celui avec le petit oiseau qui
sort un peu quand cela lui plaît
et qui ne fait surtout pas *coucou*, mais
répète toujours la même chose :
ne remets pas à demain ce que tu peux
faire aujourd'hui,
ne le fais pas du tout, ne le fais jamais.

Occident express

Je prends le Viterbe-Rome Saxa Rubra,
le Saxa Rubra-Place Flaminio,
le métro ligne A, le bus 490, le 628, le
69, mais en réalité j'embarque toujours
sur le même car, le même autobus, le
même train.
Je monte où tous montent, je monte
dans l'Occident Express.
On voyage toujours plus vite sur ce
type d'engin,
parce que la vitesse des ténèbres
dépasse de beaucoup celle de la
lumière.
On regarde par la vitre et le paysage

dehors change,
comme la trame d'une comédie qui
coule, lisse,
mais dont le metteur en scène ne nous a
toujours pas dévoilé la fin.
Quand descend-on? Je ne me souviens
même pas quand je suis monté.
Je sais seulement que la vendeuse au
tabac me change 50 euro et me regarde
avec haine.

Derrière tous les autres

Ce matin en sortant du métro, je
rencontre Dieu.
Il se tenait appuyé sur un coude au feu,
il regardait défiler les voitures.
Mais alors tu existes – lui ai - je dit
avec un certain étonnement.
Il acquiesce de la tête, avec un demi-
sourire qui m'a paru un peu diabolique.
- Alors c'est vrai que tu ne meurs
jamais, toi ?
- C'est vrai – répond-il – je suis comme
un personnage de B.D.
- Tu es formidable l'ami; continue
ainsi
Je lui assène une tape dans le dos, une
bien forte, et je m'en vais.
Comme je m'éloigne, toutes les choses
que j'aurais toujours voulues Lui
demander me reviennent à l'esprit,
« Pourquoi » ne lui ai-je rien dit ?
Je retourne sur mes pas et je le rejoins
tout essoufflé.
- Tu sais ce qu'il y a, Dieu, je veux
mourir
- Mets-toi dans la file mon brave
– et derrière tous les autres, je me suis
mis à le suivre.

L'Europe est unie

Aujourd'hui dans mon discount
douteux j'ai découvert qu'il existait un
savon sans savon,
Je n'ai pas encore bien compris ce que
c'était, peut être un peu comme les
gens qui ne sont pas des gens,
Qui sont toujours en train de graver,
comme ceux qui travaillent pour vivre
et vivent pour ne pas vivre,
Comme ceux qui rêvent pour survivre
et survivent mais non pas grâce aux
rêves,
Comme ceux qui finissent dans la
nécrologie, à la limite dans les carnets
roses,
Puis c'est tout parce qu'il n'y a dans
leur vie que le rose et le noir .
Les magasins affichent des soldes qui
vont de 20 à 70 pour cent,
Les marchands font étalage de leurs
humeurs
Qui vont de la courtoisie forcée à la
manivelle à l'insondabilité androgyne,
Les autres affichent un comportement
plus ou moins inconscient,
Vêtements étudiés, vêtements de
circonstance, des vêtements de toutes
façons,
et de toutes façons neufs, chacun, je dis
bien : chacun, a son rôle précis,
comme les pièces d'une chaîne de
montage, banal c'est vrai, mais surtout
vrai ...
Alors, il y a ceux qui produisent et ceux
qui consomment, ceux qui produisent et
rien d'autre et ceux qui consomment et
rien d'autre,
il y a ceux qui exploitent et ceux qui
sont exploités,
et ceux qui exploitent tout en étant
aussi exploités, ce sont des cas rares
mais on en trouve,
et finalement tous ne vendent pas mais
tous achètent,
Les riches achètent des vidéophones,

les pauvres des mines anti-chars,
Ceux entre les deux achètent le savon
sans savon justement .
Les locations vont pourtant plutôt bien,
on loue des appartements blindés,
Des limousines pour mariages que seul
Dieu peut désunir
Et des âmes dans des corps que même
Dieu ne peut réunir,
Parce que chaque soir des femmes, des
filles et des filles font le trottoir de la
civilisation,
Alors que pendant ce temps le rêve
américain continue imperturbable,
Tout est made in China (même le rêve
américain) et par-dessus tout l'Europe
est unie.

La dernière raison

10h35 . Le travail, le devoir, m'a amené
dans des zones jamais parcourues
avant.
Ma tâche accomplie, j'en ai profité pour
expédier des affaires privées
ainsi, j'ai fait la queue dans un bureau
de poste à mi-chemin
entre des films fantastiques de série
B et les guerres civiles d'Amérique
centrale,
avec une touche de vittoriano.
Soudain, le néon s'est mis à parler et
m'a dit :
il y a des feux qui ne s'éteignent qu'en
se consumant,
le néant est ici, entre tes mains, il suffit
de le saisir si tu peux.
Alors moi j'ai cédé mon ticket et je suis
sorti d'un pas de nordiste,
flânant dans le quartier, walking
spanish si j'étais à New York,
mais je suis à Rome et donc je flâne à
travers le quartier,
Tiburtino deux, descendant direct du
premier,

qui n'est qu'une coexistence discrètement forcée de maisons, magasins et voitures, et même de gens, les gens justement, mais ça c'est une autre histoire. Entouré de discounts, je suis entré dans l'un d'eux qui vendait tout à 1 euro, même les caissières, assistant à la redécouverte du géorgique, de l'atavique, la confiture de Grand-mère Rosetta, les conserves à l'ancienne, les morceaux exquis du vieux bois, les délices de la fromagerie abandonnée, tout est vieux, tout est ancien, rien que des fermes, rien que des grands-mères qui cuisinent et mettent en bouteille dans de vertes vallées en fleurs.

J'ai pris le 651 au vol, tout en grignotant des crackers dorés et en me posant cette question : pourquoi la vie te frappe dans le dos quand elle pourrait tout aussi bien te gifler en face ?

Pas même le temps de ne pas répondre. Que je me retrouve dans cette zone où les rues ont des noms de philosophes et je doute que Kant aurait apprécié l'avenue qu'on lui a intitulée, (c'était un métaphysicien, pas un visionnaire) s'il l'avait vue, au lieu de chercher la chose en soi, sans doute serait-il parti à la recherche du glacier que, pendant ce temps Hegel a ouvert après avoir acheté l'aspirateur, naturellement. (page 8)

Avant de monter dans le cinquième bus de la journée, j'entre dans un magasin de musique et je m'achète une sélection new-age pour la relaxation mentale que je m'envoie directement dans le walkman, volume à fond. Le bruit de la mer, des murmures variés, un gong qui sonne quand il veut, le tout pendant qu'à travers la fenêtre

sifflotent les agents de police, que les vélomoteurs s'esquivent et qu'une femme encapuchonnée s'acharne sur le bouton du feu rouge, comme si son geste pouvait en quelque manière changer le cours des choses. Alors je me suis dit ... et bien, on y est, la fin du monde approche. Mais dès que la bande finit (je ne peux pas me permettre l'autoreverse) et avec elle le bruit de la mer, les murmures, le gong, tout redevient normal et la fin du monde doit encore arriver, ou bien elle est déjà arrivée ou bien la fin du monde est déjà finie.

Quand je m'apprête à monter dans le huitième autobus en douze heures (un record absolu)

Je me retrouve du côté de Corso Francia, plus familier, entouré de banques.

Le soir est tombé, mais il n'y a rien, vraiment rien de foscolien dans les enseignes illuminées, les klaxons des voitures, les visages de l'assistance.

Bientôt mon bus bleu me ramènera à la maison, dans ma campagne abâtardie, Là où la nuit quand on lève la tête on voit encore les étoiles.

Et moi je sais que la salade russe dans le frigo a mal tourné et que la foi est la dernière raison qui reste.

La nouvelle religion

Ils ne fréquentent pas mon quartier, ils ne prennent pas souvent les cars et les bus, Mais je les vois quand même matin et soir, et aussi l'après-midi,

Les adeptes de la nouvelle Religion.
La plus terrible, la plus bigote, la plus
intégriste, parce qu'elle peut se passer
de Dieu.

Elle ne se contente pas seulement du
dimanche et les mécréants ne sont ni
gentils ni intouchables
Mais ce sont des hommes, des femmes
et des enfants qui, dans le meilleur des
cas

S'esquintent en quelque succursale
périphérique de la divinité.
Ses églises surplombent les pelouses
dégivrées des zones résidentielles,
Toutes plus vertes que la Suisse et à dix
minutes du Colisée,
Paix, parkings, suicides au silencieux,
un lavage pérenne de voitures et de
consciencés,

enfants en mountain-bike qui peuvent
tourner l'angle de la rue sans être
renversés par les albanais,
vigiles nocturnes qui portent des étoiles
dorées et des tenues fantomatiques.
Mais la nouvelle religion célèbre des
messes vingt-quatre heures sur vingt-
quatre,
le samedi après-midi dans les allées
lustrées et funéraires des grands centres
commerciaux,
ou quelques heures après à bord de
voitures bondées de James Dean
assurés,
sans oublier celles qui sont en double
file pour le petit crème et le croissant
d'une heure.

Des évangiles personnalisés sont
disponibles
même pour qui préfère le désespoir
tranquille du foyer,
la brume irisée tombe ponctuelle sur les
plaines hyper technologiques.
Mieux que des petites vieilles bras
dessus-dessous à la sortie de la paroisse
Ou des chefs de famille sérieux qui
ouvrent le journal pendant que les filles
apportent les gâteaux.
Aujourd'hui on a plutôt affaire à des

Saint François qui vendent des matelas
en latex,
des Savonarole qui savent se servir de
Power Point
et qui enregistrent leurs sermons sur la
rubrique du portable,
à des jeunes largués qui n'ont plus la
rue comme maîtresse, même pas ça,
mais des agences immobilières pleines
de bibelots et d'affiches spirituelles.

Les dix derniers jours de ma vie (le moment juste)

L'arrêt du 490 est situé sous un
gigantesque panneau publicitaire
représentant une perceuse électrique,
une femme à moitié nue et un slogan
exaltant la liberté.

Le tout sur fond exotique et doré.
Et au fond du fond je m'y vois moi
prenant le soleil au bord de la piscine
d'un grand et luxueux paquebot de
croisière
dans lequel je passerais les dix derniers
jours de ma vie.

Oui, je les passerais à prendre des
douches rafraîchissantes sous un jet
puissant et abondant,
à porter des ray-ban réfléchissantes et
des bermudas moulants,
à faire des avances à des femmes à l'air
ennuyé et amusé,
à siroter des cocktails invraisemblables
aux noms évocateurs,
à commenter les potins avec les
serveurs, à me lier d'amitié avec les
femmes d'ouvrage,
à improviser des opinions, des
convictions, des regards, des éclats
de rire et des silences avec le premier
venu.
Puis je descendrais à la salle de

gymnastique et je me ferais composer
un programme par mon coach
personnel,
puis la petite sieste de l'après-midi,
puis la fringale, puis les coups de fil
aux amis,
puis s'habiller pour le dîner et partir à
la découverte du menu et fantasmer sur
mes voisins de table,
mais surtout l'après-dîner, *l'après-dîner
de l'âme*, quand au dehors il fait encore
clair
me promener sur le pont en compagnie
d'une brise agréable et scruter
gravement l'horizon ,
parce que dans la vie arrive un moment
où on regarde devant soi, puis un autre
où on regarde en arrière,
puis un autre où on ne regarde plus et
enfin c'est le moment où les moments
n'arrivent plus, c'est sans doute là
le moment ultime pour aspirer de
son chalumeau le dernier résidu de
glace fondue, enlever les lunettes
réfléchissantes et fixer l'horizon.

Les plus belles femmes du monde

Tous les matins elle prépare le
déjeuner à un mari pensif et à un fils
désenchanté,
tandis qu'elle, le soir, elle s'endort
toujours aux trois quarts du film,
tandis qu'elle, elle a la peau flétrie
et bien des fois alors qu'elle danse au
son d'une musique imaginaire,
elle, en revanche, elle répète par cœur
la leçon de français,
chaque jour, en revanche, elle rumine
consciencieusement ses peines
sans en perdre la moindre goutte,
elle, en revanche, elle appuie la tête sur
la vitre
avec ce regard perdu que rien ni

personne ne trouvera jamais plus,
en revanche elle déteste ses mains
potelées, elle n'est pas à son aise sur
cette terre,
en revanche elle est heureuse quand
elle s'assied dans le divan et feuillette
le catalogue d'Ikéo,
tandis qu'elle ne veut rien que le grand
amour,
tandis qu'elle se ronge les ongles
impatiente de rentrer chez elle,
elle, en revanche, a un air sévère et
contrit
mais moi, je la vois petite fille, la tête
pleine de pensées magiques,
qui parle à ses poupées et marche en
tenant la main de son père,
alors qu'elle est assise à la place
réservée aux invalides de guerre
dans sa robe à fleurs, le regard
mystérieusement fixé vers le ciel,
alors qu'elle approche de ses soixante-
dix ans, ses yeux n'ont pas changé
- les yeux ne vieillissent pas -
parfois elle pense à la mort, parfois elle
pense à la vie, toujours elle pense aux
courses du ménage,
tandis qu'elle, cela fait cinq bonnes
minutes qu'elle est en train de se
demander si le monsieur en face est
suffisamment âgé pour qu'elle lui cède
sa place,
tandis qu'elle ne parvient pas à envoyer
de message avec son portable,
elle au contraire me sourit et me laisse
passer,
parce que les plus belles femmes du
monde vivent dans les autobus et n'en
descendent jamais.

Andrea D'Urso

Extraits du recueil «Occidente Express»

Disparates

Un mot s'impose et j'appelle ces courtes proses disparates. Chargées d'anomalies, elles me laissent perplexe. Tout cela aurait un sens, mais lequel ?

Stricto sensu, la cuiller à pot est irréfutable.

Sensuelle, ensorceleuse peur d'avancer dans l'obscur, à la recherche d'un inconnu qui s'obstine à demeurer clos.

Les dieux jouent aux dés, mais les dés sont pipés. Novembre, un mélèze flamboie sous l'orage.

Éden planta des rosiers toute sa vie, sans se poser de questions, sans respirer le parfum des roses. Il jurait parfois contre les pucerons ou le gel, mais il continuait de planter.

Il y a un sortilège en tout. Il suffit de chercher, d'attendre, de lui ouvrir les bras. Prêtez-lui attention : il s'emparera de vous. C'est à craindre, ce n'est pas sûr, mais c'est à craindre.

Bénis soient vos élans les plus intimes ! Ils vous engendreront, étrangers à ce présent grabataire.

Vivre sa mort jour après jour, comme une pierre de sel érodée par la pluie.

L'invité s'attarde, abandonne sa nature fugace, disparaît dans le vert contentement d'un tilleul.

Revenons au pain, encore croustillant de la chaleur du fournil, au pain allongé dans la paresseuse attente de nos mains. Revenons au pain, au verre d'eau, aux noix, avant qu'ils ne se changent en nostalgie, en une dure salive à la recherche, entre langue et palais, de sensations dérobées.

Plus bas, l'estomac tord ses regrets.

Volupté, velouté du geste quand il s'ébauche dans la transparence. Jeu d'ombres et de rondes. L'imagination n'en demande pas plus.

Si l'homme battait au rythme de l'univers, il se briserait de peur, de joie et d'espérance accouplées dans l'instant qui s'éternise.

La force d'une évidence. Comme un coup de couteau dans le bas-ventre.

Si ton chemin se noie dans le brouillard, saisis tes risques à la gorge et embrasse-les avec toute la générosité de ta bouche gourmande. Tu es perdu ? Ramasse tes promesses à pleines mains et donne-toi à l'inconnu du saut. Tu retrouveras celui que tu n'as pas cessé d'être.

Papillon aux ailes déchiquetées. Mon regard, apitoyé devant cette souffrance, n'était qu'un regard souffrant d'impuissance.

Défier le ciel de son poing crispé, c'est tout au plus attiser la colère des crampes.

Je me souviens.

Un soir de solitude à se jeter à l'eau, une inconnue étouffa mon désespoir contre sa poitrine mise à nu. Nous nous sommes aimé dans les soupirs et les larmes. Quelle peine tourmentait cette étrangère qui me ressemblait tant ? Au matin, elle avait fui. C'était hier, je ne l'ai jamais revue.

Sur qui pleures-tu ? Sur celle qui est partie ou sur ta solitude ? Peut-être pleures-tu sans raison. Enroulé dans ton chagrin, le sais-tu seulement ?

Silance gagna neuf fois. La vie accorde rarement une telle chance. Il compta un échec et ne vit rien. La mort rafla Silance : le compte y était. Avait-il joué son dernier coup ? Quelle importance ! Les héritiers se disputèrent les rogatons et l'oubli fit main basse sur les cartes.

On vous enchaîne à des chimères obscènes ? Dénudez-vous, elles forniqueront avec l'absence.

La page s'éclaire dans le silence, la contemplation, le saut dans l'inconnu, sérénité, marche sur une route blanche de vent, limpide comme l'appel du large.

Marc Bonetto

e n s e m b l e s

S é q u e n c e S

La métempsychose du vers - I de N'Diaye Macodou

I

Le poète n'est ni un artiste (quel vilain mot)
Ni un poète (quelle ambition)
Le poète rêve d'habiller le monde de ses idées
Et otant les individus des fers de l'homme
Il leur propose les béquilles de l'humain

II

Météorite

En marchant sur la pointe des pieds
N'étant ni funambule n'étant ni poète
Le poète découvre qu'il s'était mépris sur la dure
Loi du verbe et sur les attaches du vers
Et prenant son luth entre les deux mains il se lance
A corps perdu dans les caves hérissées du néant
C'est que dans sa tête enfin libérée
Le monde prend feu

III

L'intensité et l'intentionnalité poétique (ouf !)
Ramènent le poète à ses lecteurs (qu'il n'aime guère)
qui lui demandent de l'émotion algébrique renforcée
par une imagerie lourde et sophistiquée.
Le poème réfractaire par nature à toute irruption
Dans les entrepôts où se joue la métempsychose
Ravale souvent le poète qu'à deux maillons de la transcendance
Si le poète se sent parfois écrasé c'est que le monde ainsi créé
Est très herculéen sur ses épaules métaphoriques

IV

L'émotion du poète inhérente à la naissance du verbe
Importe peu
Elle doit pouvoir se renforcer par celle qu'elle crée chez le lecteur
Pouvant aller du simple ravissement au feu de brousse
Si l'écume ne rase pas la forêt de l'émotion ordinaire
Le poète doit pouvoir changer son fusil d'épaule

V

En littérature et plus généralement en Art
Les sur-constances ne doivent rien aux circonstances
Il ne faut pas que le sens commun érige domicile partout
Et qu'on se mette à confondre
Oiseau de proie et oiseau de paille

VI

La poésie surréaliste étant morte il faut mâter
Sans pleurer ni rire les dernières poches de résistance
Me suis-je entendu dire
Dans ce genre de situation on devrait pouvoir
Se passer d'une justice à double vitesse
Et non plus procéder au cas par cas
Mais passer le vers au peigne fin

VII

La poésie et l'art dans son sens strict ne se digèrent
Mieux que quand abandonnant les oripeaux de la raison
Ils nous font remonter la corde des émotions.
Ce premier terme n'est qu'un temps fort
Si corde est courte le poète doit pouvoir inventer
une ficelle de plomb
Pour accéder au trou noir
Dans lequel l'homme est aboli de toutes les contraintes
du savoir parcellaire

N'Diaye Macodou
(à suivre)

Pays de l'ennemie

*(fin)****Le permissionnaire***

Celui qui a frappé à ta porte
quemandant de l'eau
du pain.

Tu lui as donné
de tes seins,
à manger de ton
corps,
de tes bras larges
et aventureux
dépourvus
de frontière.

Il est reparti
sans mot dire,
le ventre repu.

Suite au permissionnaire

Avant de reprendre
la route,
l'hôte inopportun
a trouvé
refuge une dernière
fois sous tes
aisselles
avenantes

***Deuxième suite au
permissionnaire***

Celui qui a frappé à ta porte
n'a pas de visage, pas de nom.

« Le poilu a mangé
de sa tignasse crépue
de sa fleur d'oranger »

ricanent les vieilles
à mon passage.
Ta dot n'a pas pesé
lourd le jour des noces.

La lumière
qui s'attarde
sur ton feuillage,
bruni,

ma seule richesse
contenue en ces boucles
jeunes.
Atteindre le nerf de la guerre.
Prendre à bras le corps tes icônes
guerrières. Ameuter la foule. Traîner
sur la place de Grève
peurs et trahisons, les simulacres
que tu vénères d'une joie d'enfant.
Ils ont élevé
la voix
dans la nuit sourde
à tes cris.

Ils n'ont pas
hésité à te jeter à terre,
à t'arracher les
derniers vêtements

de la foudre
sur la place
du marché

en une fiole
d'étain.

A voix basse,
dans la nuit
concave,

ils ont affirmé
leur foi,

et la grâce
de l'élue,
dénudée,

par leurs lèvres
impies.

Nul n'entendit les bois,
les vignes se replier
en un silence frissonnant
au passage des hommes
en armes.

Nul ne vit les
premières flambées
aux portes du village.

Nul ne vit l'autel
dressé en ton honneur
sur une charrette
bringuebalante.
Je célèbre
l'éclair fécond
qui t'a portée
jusqu'au seuil

de l'aube.

M'en vais monnayer
les cendres

Le romanichel

Bâtirai une muraille,
une seule armature de nos deux corps.
M'encastrai comme un mulet
dans ta croupe. Moi, Pharaon,
martèlerai tes fondations
amoureuses.

Frédéric Pouchol

S é q u e n c e S

l'atelier de traduction

Six poèmes de John Leonard

Je suis un poète australien et le rédacteur de poésie du magazine littéraire de Melbourne Overland (www.overlandexpress.org). Vous pouvez trouver plus au sujet de mon ouvrage sur mon site Web www.jleonard.net.

les poésies ont été traduites par Yvette van Loo, une française habitant à Canberra.

En l'espace...

d'un battement de cœur,
d'une journée vécue,

d'une pensée rapide,
du temps qu'il faut à la vieillesse
pour envahir corps et esprit,

de la course d'un nuage,
de la montée de la lune dans le ciel,

d'un glissement de terrain,
de la descente rapide de plaques boueuses
emportées par un torrent grossi,

du rythme mesuré des phrases d'un poème,
de la résurgence d'un poème oublié,

d'une ronde à elle seule emplissant une
mesure,

de trente-deux quintuples croches
s'y agitant impatientement,

de la précipitation d'une colonie de
fourmis,
de l'embuscade d'un fourmilion dans
son trou,

du souffle du vent asséchant les herbes,
de la caresse du vent disséminant les
graines,
entraînant nuages et pluie,

de l'heure du conte,
de la ramification des contes,

de la création d'une loi,
de sa violation
et re-création,

du passage du vent, messenger du temps,
des pensées agitées,

du temps qui s'envole,
du temps qui revient,
qui emporte et rapporte,

In the time of

In the time of a heart-beat,
In the time of a day lived,

In the time of a moment's thought,
In the time of old age creeping
through a mind and body,

In the time of a cloud passing,
In the time of the moon riding in the sky,

In the time of soil creeping downhill,
In the time of a flood washing
in muddy sheets down the slope,

In the time of a poem's measured phrases,
In the time of a poem remembered

afterwards,

In the time of a whole note in the bar,
In the time of thirty-two thirty-second
notes

and their busyness in the bar,

In the time of ants scurrying,
In the time of an ant-lion waiting in its pit,

In the time of the wind drying out grasses,
In the time of the wind scattering seeds
and bringing rain-clouds,

In the time of stories being told,
In the time of stories ramifying,

In the time of law being made,
In the time of law being broken
and made new again,

In the time of the wind, time's
messenger,
In the time of restless thoughts,

In the time of time sweeping away,
In the time of time sweeping back,
carrying away and bringing back,

Ce sont peut-être de vrais amis,
Mais ce ne sont pas de bons amis ;
Pas des amis auxquels on tient :
Des mots dorés plutôt qu'en or.

Ce sont des sons qui murmurent
Semant doute et peur autant
Que confiance et espoir,
Troublants, urgents, inopportuns.

Ils ne disent jamais ce que vous espérez
;
Ils ne disent jamais ce que vous vous

rappelez
Les avoir entendus dire :
Ils ont leurs raisons.

En temps voulu peut-être révéleront-ils
Leurs vraies natures, parleront-ils tout
simplement.

Mais le voudront-ils, et quand ?
Car pour l'instant ils sont, comme ils
sont.

They may be true friends,
But they are not good friends;
Not much-treasured friends—
Words more golden than gold.

They are voices that whisper
Of doubt and fear as much
As of confidence and hope—
Troubling, urgent, malapropos.

They never say what you expect,
They never say quite what
You remembered them to say—
Their reasons are their own.

In good time they might reveal
Their true selves, speak plainly.
But whenever is a good time?
For now they are as they are.

Paroles d'amants

Sombres et résolus, les amants marchent
Au bord de l'eau dans l'aube rouge sang -
Les herbes bruissent dans le vent,
Les vagues s'écrasent sur la grève -
Et leurs mots atroces se rient
Du profond sommeil du reste du monde.

En leur heure, en leur temps,
Ces paroles avares, âpres,
N'appartenant pas encore
Au commun de chacun, réveillent
Jalousies, sèment consternation
Et envies dans les cœurs innocents.

Lovers' words

Lovers walk grimly by the sea,
In the blood-hued dawn—
Grass rustles in the wind,
Waves crash along the shore—
And their atrocious words mock
The world's dead slumber.

In their hour, in their time,
The words, spare, keen,
Not yet drawn out into
Everyone's everyday, awaken
Jealousies, start dismay,
Envy in unfettled hearts.

La pensée

La pensée, ce n'est pas ce que vous
pensez,
Ni même ce que vous sentez;

La pensée n'est pas penser,
Réaction, ou opinion.

La pensée est vert pomme,
Juste un peu hors contexte;

La pensée est tranquille, subtile,
Elle épouse ce qui est.

La pensée est toujours présente,
Bien que pas évidente;

Elle peut examiner son contraire

Et rester toujours la même.

La pensée n'est pas en vous,
Votre pensée est vôtre,

Mais elle est elle-même —votre rôle
N'est pas de garder, mais d'aider.

La pensée ne peut être capturée
Pour être transformée en dogme;

Elle est imprédictible
Et ne sera jamais contrainte.

Thought

Thought's not what you think,
Or even what you feel;

Thought is not thinking,
Or reaction, or opinion.

Thought is grass-green,
Just outside context;

Thought is quiet, subtle,
Melds with what is.

Thought is always present,
Though it is not evident;

It can look at its contrary
And remain still the same.

Thought lies outside you,
Your thought is yours,

But it is itself—your role
Is helper, not guardian.

Thought cannot be captured
To be turned into dogma;

It cannot be predict—
It will never be constrained.

Des mots

Lorsque l'on vous demande, curieux :
 « La poésie, à quoi ça sert,
 Quelle en est la valeur ? », ne répondez
 rien,
 Car à moins que vos mots
 Ne parlent d'eux-mêmes,
 Aucun vernis ne peut venir aider leur
 cause.

Le vouloir des mots : parler,
 Parler haut et clair
 Afin d'être entendus ;
 Ne jamais commander, mais aider
 Ceux qui entendent à penser,
 Faire confiance, au-delà de leurs mieux.

L'agencement des mots : rechercher
 avec passion
 Phrases, propositions, questions ;
 Séduisants préludes,
 Délicates insertions de qualifications
 Et soudain, coups de masse
 De termes âpres, sévères.

La recherche des mots : trouver et
 soupeser,
 Qui ils ont fréquenté,
 Qui les a utilisés, dans quelle intention ;
 La force, et la beauté, des mots,
 Mots simples, utilisés tout simplement
 A des fins ferventes, honnêtes.

Le but des mots : raconter
 La terre et le ciel étoilé,
 Toutes choses vivantes dans l'univers,
 Les moments de soleil ou d'embruns,
 Où vous pouvez communier,
 Là seulement et seulement une fois,
 Avec vous-même, avec votre temps.

La véhémence des mots: leur sens
 Dans un monde sans vérité,
 Où l'on s'accroche avec le cœur ;
 Foyer de toutes recherches,
 Patrie toujours considérée

Comme unique et éternelle.

La force des mots : certains mots
 appropriés
 Ne seront jamais oubliés :
 Ils seront répétés, transmis, tant que
 L'anglais durera – ou tant qu'on voudra
 bien
 Le faire durer – pour être utilisés
 Pour le mieux aux meilleurs moments.

Words

When asked by the curious
 'What use, what value
 In poetry?', answer nothing—
 For unless your words speak
 For themselves, no gloss
 Will help in their cause:

Words' will—to speak,
 To speak out plainly so as
 To win themselves a hearing;
 Never to command, but sway
 Their hearers to think,
 To trust, beyond their best.

Words' pattern—the passion
 Of searching phrase, clause,
 Question; beguiling prelude,
 Delicate, embedded qualification,
 Followed by hammer-stroke
 Of harsh, terse term.

Words' feel—fetch and heft,
 The company they keep, who
 Has used them, to what end;
 The force, and beauty, of words,
 Simple words, simply used
 For eager, honest purposing.

Words' purpose—to tell
 Of the earth and starry sky,
 All living things between,
 Of sunlit, spindrift moments,

Where only and once can you
Find yourself, your time.

Words' vehemence—their sense
In a world without truth,
Of heart, holdfast, habitation;
This home of all seeking,
Home land never seen
But as at first and all.

Words' strength—some befitting
Words will be remembered,
Repeated, passed on, as long
As English lasts—or people
Care to make it last—to use
In best time for the best.

Au delà de l'amour

Au-delà de l'amour il y a
Une mer arctique s'écrasant
Sur une terre de granit,
Des courlis grinçant sur les flots,
Des cygnes sur le lac.

Au-delà de l'amour il y a
L'herbe du désert,
La broussaille du désert, antique
pénéplaine
S'étendant tout au loin,
Des appels d'oiseaux,
Un lézard dans l'herbe épineuse.

Au-de là de l'amour il y a
Un terrain vague,
Mais pas sans la mer,
Le rivage de granit,
L'immensité des plateaux crayeux
– l'amour.

Beyond love

Beyond love is an arctic sea
Falling against the granitic land—
Curlews crying from the flows,
Swans on the lochan.

Beyond love is desert grass,
Desert scrub, ancient peneplain
Stretching far away, bird-calls,
A lizard in the spinifex.

Beyond love is an empty land,
But not without the sea,
The granite shore, the immensity
Of craton-shield—love.

John Leonard
www.jleonard.net
traduction par Yvette van Loo

deux poèmes de Vélimir Khlebnikov

Manifeste des présidents du globe terrestre (fragments)

Là où nous serons passés,
Londres, Paris, Chikago
remplaceront leurs noms par les nôtres
en signe de reconnaissance.

Mais nous leur pardonnerons cette sottise.
Cela, c'est l'avenir lointain.
En attendant, mères, emportez vos enfants
dès qu'un Etat apparaît quelque part.
Jeunes gens, fuyez au galop, cachez-
vous dans les grottes
et dans les profondeurs de la mer
si vous apercevez quelque part un Etat.
Jeunes filles et vous, qui ne supportez
pas l'odeur des morts
évanouissez-vous en entendant le mot
« frontières »
elles sentent le cadavre.

...

Ohé! Ecoutez !

Au nom de l'humanité entière
nous entamons les pourparlers
avec les Etats du passé:
Etats, si vous êtes aussi magnifiques
que vous aimez à le raconter vous même
et que vous obligez vos laquais à le
raconter
-- à quoi sert cette nourriture des dieux ?
Pourquoi nous, les hommes, craquons-
nous entre vos mâchoires,
entre les crocs et les molaires ?
Ecoutez, Etats des Espaces !
Voilà déjà trois ans
que vous faites semblant de croire
que l'humanité n'est qu'un gâteau,
un biscuit sucré qui fond dans votre

bouche.

Et si le biscuit se mettait à sauter, tel le
rasoir, et à dire « maman ! »

Et si on le saupoudrait de nous comme
d'un poison ?

...

Sied-il au Monseigneur Globe Terrestre
(que sa volonté soit faite)
d'encourager l'anthropophagie
communautaire
à l'intérieur de ses propres limites ?
Et n'est-ce pas servilité grande
de la part des hommes, en tant que
mangés,
de défendre le Mangeur suprême ?

...

Si les Etats sont mauvais,
qui de nous lèvera un seul doigt
pour ajourner leur sommeil
sous l'édredon « à jamais ».
21 avril 1917.

Riesse des aubes anciennes

Je suis - reflet, martyr du futur.
Je suis - relent valeureux du mortuel.
Je suis - rejet des florescences.
Je suis - refill de la filante mort.
Je suis - resson de la tournante vire.
Je suis - remous de la venante houle.
Je suis - le sonnancier du futur.
Je suis - le souffrancier des muettes.
Mutulence du futur.

Vélimir Khlebnikov (1885 - 1922)
Traduction du russe par Luda Schmitzer

Textes transmis par Sarah Struve qui écrit : « Au
sujet de la traduction de Luda Schmitzer, j'ai
reproduit une page consacrée à la poésie soviétique
dans un vieux périodique datant du 4^e trimestre de
1967 : « Opus international N°4 » ; les traductions
de L. Schmitzer est extraites d'un «Khlebnikov»
aux éditions P.J. Oswald. Collection « La poésie
des pays socialistes ».*

* <http://pageperso.aol.fr/stengazeta/>

trois poèmes d'Emil Botta

A Filotheia,
N.C.

Il fut un mystère

Qu'a écrit sur mon front le destin
malveillant
En lettres fines, d'une plume vénéneuse ?
J'ai interrogé les savants du monde aux
visages d'amadou,
Mais aucun n'a su lire.

Mon front est un secret lourd qu'à
peine je porte,
Mes yeux témoignent en flammes que
je ne suis pas encore mort,
Et mes folles mains ramant dans la vie
M'approchent d'un rivage, d'une brume.

Qu'y voit-on naître de nuit ?
C'est la mort qui scrute en toi, qui te
reconnaît.
Elle essuie d'une éponge les écritures
sur ton front
Puis elle s'en va en claquant les portes.

?

Je t'interroge, toi le Trompeur, où sont
mes légions
Où, ces milliers de piques, de tourelles ?
Des cimes tu parlais d'une vue sur la
blanche enfance,
Mais je n'entends ni fifres ni tambours.

Écoute attentivement ! Entends-tu siffler ?

C'est le reste du train qui a tout pris il y
a mille années.

Un long fêtu ne te bêche-t-il pas l'oreille ?
C'est la vie d'un garçon qui se
promenait sous les châtaigniers.

De tes légions il ne reste qu'un haut vent
Qui souffle sans cesse,
Et la lance en bois qui appartient au soldat
Qui n'a existé.

Pillage

Je vois par la longue-vue la berge et les
chaumières.
Mais où est la mer que maudissaient les
pêcheurs
Et l'ouragan fou, ivre de victoires ?

Le noyé dans ses bras a embrassé la mer,
Il l'a enroulée dans l'ouragan comme
en un châle de soie
Et s'en est allé sous des astres plus
chanceux.

Je vois l'arbre aux sensibles branches,
cajoleuses
Et j'entends qui chantent les tourterelles.
Mais où est la nuit, où les étoiles
précieuses ?

Le pendu a porté la nuit sur ses épaules,
Il s'est rempli les poches de bijoux froids
Et il a détalé comme un lapin, la langue
sortie, parmi les cieux.

Emil Botta
extraits du recueil
Intunecatul April – Le Sombre Avril (1937)
poèmes traduits par Nicolas Cavailles

Un poème de Paul Celan

EIN HOLZSTERN, blau,
aus kleinen Rauten gebaut. Heute, von
des jüngsten unserer Hände.

Das Wort, während
du Salz aus der Nacht fällst, der Blick
wieder die Windgalle sucht :

- Eins Stern, tu ihn,
tu den Stern in die Nacht.

(- In meine, in
meine.)

Paul Celan- Sprachgitter
Ed. Fischer – www.fischer-tb.de

UNE ÉTOILE DE BOIS, bleue,
bâtie de petits losanges. D'aujourd'hui,
de notre main la plus jeune.

Le mot, pendant que
tu précipites le sel de la nuit, le regard
de nouveau cherche la mollette des vents :

- Une étoile, mets-la,
mets l'étoile dans la nuit.

(dans la mienne, dans
la mienne.)

Paul Celan
Grille de Parole
traduction de l'atelier

Thierry Brunet .	53
Hervé Chesnais .	54
Claude Magne .	55
Mireille Disdero .	57
Stéphane Méliade .	58
Philippe Bray .	60
Nicola Kelig .	61
Marius Daniel Popescu .	62
Sylvia Stramenga .	66

lapageblanche septembre(2005)numéro(36)

e-Poésies

Thierry Brunet

A la périphérie des zones résidentielles
règne un mutisme effrayant

les désirs légitimes meurent
d'un excès de crédulité collective

l'horizon se refuse aux couples
paralysés en hypothermie conjugale

mécanique des armes
(cliquent ; craquent)

aliénation domestique
sous surveillance électronique

entre la pédiatrie et l'abattoir
jusqu'au tangible cénotaphe

mauvaise vie / repli intérieur
maquillent l'indigence des cœurs.

Trop souvent docile
j'oublie mes larmes de crocodile

j'invente des jeux farouches / de grands saccages

pour connaître l'ivresse et le vertige !
avant que le soleil s'exile sans prestige

Thierry Brunet

Hervé Chesnais

Cendres

Tu revenais de Cancale, où tu avais dispersé les cendres de ton oncle irradié. Tu racontais en vrac, et j'étais le premier venu. La pointe du Groin, les moules frites sur le port, des moules trop petites et vaseuses, ton oncle à Mururoa, c'était le temps des essais nucléaires, du service militaire. Pompiste en sandales, il avait été contaminé par les avions qu'il chargeait de kérosène, il avait perdu ses cheveux, ses dents, et au bout d'un an de retraite, par le cancer la vie. Vous aviez dispersé les cendres en cachette, là où il aimait pêcher. C'était facile en mars il n'y a jamais personne. Tu t'arrêtes, te demandes pourquoi tu me racontes cela. Je ne sais pas : j'écoute j'accueille.

Hervé Chesnais

Claude Magne

Dans la rigole les fourmis déménagent.
Sur le seuil froid de pierre
tout entier assoupi ,
l'enfant .

Son frêle corps dans l'air vibrant
Assommé de chaleur ,

Les lèvres molles d'où suintent
Un filet de salive
Entre deux grognements de gorge .

Claude Magne
Mai 2005

La vieille dame solitaire
De sa main tremblante
Signe aujourd'hui la vente
De sa maison familiale,
Héritage paternel devenu encombrant.

L'argent aussi est inutile,
C'est pour cela que sa main tremble.

Une amie de jeunesse
Qui gardera la clé
Fera visiter le domaine.

La montagne s'enfonce dans l'hiver .

Claude Magne
Mai 2005

Les gens sont très discrets lorsque vous atteignez le degré le plus fragile de votre être.
Ils s'effacent doucement vous laissant seul. Vous pouvez alors décider, depuis ce point vulnérable, de mettre un terme, ou d'attendre encore, Pour voir .

Claude Magne
Mai 2005

Mireille Disdero

Mars 2005

La nuit tourne court à l'appel du jour
Lueur de solitude avec ceux qui s'éveillent
J'électrise la vie de fragments inspirés
marche en accord avec le jour qui claque
Et m'atomise, image. Car j'aime ce silence.

Mireille Disdero

Stéphane Méliade

Le ciel est orange comme un bleuets

2. La bête humaine.

Une sphère vêtue de moi
menace les horaires des trains

une roseraie nous respire
autour d'elle
j'englobe un jardin qui brille la nuit

je voudrais simplement
y poser ma tête
et t'écouter vivre

Le fer dans nos membres cache la tendresse de nos gestes, les
recouvre d'un rideau de rouille. L'air respire difficilement entre les
pistons et les roues qui calculent d'autres roues.
Des rosiers ont pris place sur les sièges. Ils payent leurs tickets. Des
fleurs tombent.
Des amours se déclarent. On invoque le nom des anges.
On remet du charbon dans la mer pour attiser les vagues.

ici
il y a eu des guerres
les nouveaux quartiers de la ville
sont sortis de nos flancs
ils vivent
se peuplent de gens qui marchent

ils ont tous ta bouche et tes yeux

nous passons sous des arches
surchargées de pétales
toutes les destinations portent des noms de fleurs

Beaucoup d'entre nous sont jetés du ciel et traversent la verrière
comme des grélons. D'en-bas, le verre constellé de silhouettes
humaines
écartant les bras est très beau à voir.
Des champs de vapeur sont cultivés à même les quais par les
cheminots.
Ils en extraient des femmes qui agitent leurs mouchoirs en pleurant,
des hommes à valise vide.
Des files d'enfants à cornes vêtus de rouge reviennent de classe
d'enfer et chantent des histoires de trains ailés et de gares vivantes.

le soleil passe soudain à travers le verre
un givre d'or recouvre nos mains

nous grandissons
nous devenons précis
nos noms prononcés par les annonces
des arrivées et des départs

nos corps noirs embellissent
la gare inondée de lumière
couchés sur les rails
ils s'enlacent en vibrant

Des vaches ont été disposées dans les prés, porteuses de messages
d'amour écrits avec leurs taches.
Pour arriver à les lire, il faut que le train ait pris toute sa vitesse.
C'est comme au cinéma : lorsqu'on voit vingt-quatre vaches par
seconde,
les messages s'animent et prennent vie.

des fleurs se penchent sur nous
nous entourent

une roseraie nous respire
à l'intérieur du voyage
un autre voyage se prépare

Stéphane Méliade

Philippe Bray

Des consonnes et des voyelles

Des formes planent, dessinent des lettres, des voyelles et des consonnes. Souvenir abstrait s'éclaircissant, c'est un matin du petit jour. Des formes planent, s'élèvent et se mélangent à des oranges. C'est au petit jour à la fin de nuit. Le calice est à la rosée. La rosée est à la perle. La perle de rosée est portée.

Des formes planent, planent... c'est un matin au petit jour, au petit jour de la nuit finissante, elles se mélangent aux oranges, elles sont d'une autre couleur non reconnue. Inattendu, ce sont des voyelles et consonnes qui m'appellent dont je me souviens.

Philippe Bray

Nicola Kelig

Monsieur Honte

Monsieur Honte s'appelle monsieur Honte car il n'a honte de rien, puisqu'il est la honte même. Monsieur Honte est tapi sous la peau des gens. Monsieur Honte est tapi sous ma propre peau. Je l'ai vu et je lui ai dit : « qu'est-ce que tu fous là ? » Mais monsieur Honte ne répond jamais, il a trop honte. C'est un petit bonhomme hideux, agile et sournois. Il se tapit sous la peau comme une chauve-souris de l'épiderme, et il cherche à se cacher tout le temps car il est lâche. Et le moindre regard l'effraye. Monsieur Honte est âgé, ou bien plutôt il est sans âge. Il est né comme ça, sans raison. Ou bien d'une histoire ou il a trouvé sa place. Il s'incrute dans le doute, quand ça va mal. Il surgit de nulle part. Il est attentif au moindre soubresaut de conscience. Mais il suffit d'en parler pour qu'il s'en aille. Mais il fait mal, au fond. Il fait souffrir.

Monsieur Honte porte des plaies affreuses sur son visage. Il est écorché mais on ne peut pas le soigner. Alors le pus arrive dans les écorchures, et cela donne des plaques verdâtres, malades. A part ça, monsieur Honte n'a pas de visage, il est lisse comme une tête d'œuf, comme un cul. Monsieur Honte n'a pas de sexe, alors il envie celui des gens. Il aimerait avoir des couilles et une bite, ou bien un vagin et un clitoris. Mais il n'a rien, comme une méduse.

Une chose, Monsieur Honte.

Hier soir, j'ai viré monsieur honte de mon appartement. Il m'ennuyait. Depuis, il ne me manque pas...

Nicola Kelig

Marius Daniel Popescu

Le dentiste de poupées

tania, alexandre, romulus et toi,
à une table de la terrasse d'un restaurant,
vous vous souvenez des oiseaux de cour de vos parents:
poules, canards, dindes, oies;
les ailés défilent sur la table, cherchent des vers de terre,
des brins d'herbe, des grains de blé, des grains de maïs,
des petits cailloux.

la ville est tranquille comme une vieille qui casse des noix,
avec un marteau, sur le seuil de sa cuisine d'été, puis elle
les mange; parmi les verres de limonade et de bière
qui se trouvent sur la table, les oiseaux domestiques
se promènent à leur guise, ils veulent manger des cacahuètes
et désirent goûter à la glace; la vieille qui est sur le seuil
enlève la pulpe des noix des morceaux de la coque cassée.

tania, alexandre, romulus et toi, vous regardez oana, elle
glisse sur le toboggan qui est à côté, piste inclinée, lustrée
par des centaines de pantalons, de jupes et de robes en miniature;
le coq court après une poule, deux canards vont boire
de la bière dans un verre, les oies battent des ailes, le dindon
gonfle ses plumes, la vieille qui est sur le seuil emmène à sa bouche
la main droite pleine de pulpe de noix.

la vieille qui casse des noix, sur le seuil, puis leur mange la pulpe,
tania, alexandre, romulus et toi, vous regardez oana, elle
joue à côté de la table, tourne autour de vous et appelle les oiseaux

par leur nom d'oiseaux: "poule, viens chez moi, poule!",
"dindon, viens chez moi, dindon!".

les oiseaux de cour de vos parents sautent sur la table,
cherchent des vers de terre, des grains de blé, des grains de maïs,
chez les voisins; oana se fâche avec les oiseaux, voit
un gosse à côté du toboggan, va vers lui, le prend par la main,
l'emmène à la table et dit: "il est le dentiste de poupées".

oana, tania, alexandre, romulus, la vieille qui casse des noix,
sur le seuil, puis les mange, les oiseaux de cour de vos parents
et toi, vous regardez le garçon de huit, neuf ans, il est
en position de garde-à-vous, à côté de la table, il a les lèvres
serrées, il regarde quelque part parmi vous, il regarde en avant,
il attend que quelqu'un lui dise "le re-gard à droite, droite!", ou
"le re-gard à gauche, gauche!".

le serveur passe tout près de vous, il vous voit tous: le dentiste
de poupées, la vieille qui casse des noix, oana, tania, alexandre,
romulus, les oiseaux de cour de vos parents et toi; le serveur
s'arrête à la table voisine, il dit: "repos!", il prend la commande
et s'en va à la cuisine.

oana dit que le dentiste de poupées ne veut pas jouer sur le toboggan,
qu'il ne peut pas casser des noix, sur le seuil, pour les manger,
elle dit que ses parents à lui n'ont pas de basse-cour, avec
des canards, des oies, des dindes et des poules; tania,
alexandre, romulus et toi, vous regardez le garçon et vous
l'entendez dire: "achetez chez moi une carte postale pour
cinquante centimes achetez chez moi une carte postale pour cin-
quante centimes achetez chez moi une carte postale pour cinquante centimes
achetez chez moi une carte postale pour cinquante centimes".

tania, alexandre, romulus et toi, vous regardez oana
qui vous montre une carte postale que le dentiste de poupées
tient dans une de ses mains: "Hôtel Horizon, Predeal, Roumanie";
la vieille qui casse des noix, sur le seuil, fait fuir, d'un geste de la
main,
les oiseaux de cour qui veulent lui piquer la poulpe des noix cassées,
le serveur revient de la cuisine avec un plateau chargé de verres
remplis de limonade et de bière, oana dit: "le dentiste de poupées
a des seringues pour faire des piqûres d'anesthésie locale, il a
un bistouri, du fil pour coudre les plaies, des ciseaux stérilisés,
des compresses et du liquide désinfectant".

les oiseaux de cour de vos parents glissent sur le toboggan,
la vieille qui casse des noix, sur le seuil, prend une bière
du plateau qui se trouve sur la table, tania casse des noix
avec le marteau de la vieille, alexandre dit "a-che-tez chez moi
une carte pos-tale pour cinquante centimes", romulus se met
en position de garde à vous, tu appelles les oiseaux de cour
par leur nom d'oiseaux, tu dis: "poule, viens chez moi, poule!",
"oie, viens chez moi, oie!".

le garçon de huit, neuf ans dit à romulus de casser des noix,
tania vous dit de ne plus donner de la bière aux oiseaux, oana
prend alexandre par la main et l'emmène au toboggan, romulus
dit "achetez chez moi une carte postale pour cinquante centimes",
le serveur prononce, plusieurs fois, les mots "anesthésie locale",
la vieille qui casse des noix pique des cacahuètes sur la table,
alexandre dit à oana "Hôtel Horizon, Predeal, Roumanie".

les poules, les dindes, les canards et les oies,
demandent des cure-dents au serveur;
le serveur dit à tania qu'il n'a pas besoin de jouer
sur le toboggan;
alexandre dit à romulus que la vieille vient de se taper
sur les doigts avec son marteau;

romulus dit à oana que le dentiste de poupées
veut manger des cacahuètes;
tania dit à romulus de laisser les oiseaux tranquilles
la vieille qui casse des noix, sur le seuil, dit “anesthésie locale,
bistouri, fil, ciseaux, air chaud, désinfectant, compresse”,
tu dis au dentiste de poupées que oana, tania, alexandre, romulus
et toi, vous allez couper la tête, ce soir, à une poule, à une dinde,
à un canard et à une oie, la vieille qui casse des noix dit
“achetez chez moi une carte postale pour cinquante centimes”.

les oiseaux de cour de vos parents se préparent pour aller se coucher,
certains vont dormir dans le poirier, d’autres dans le poulailler;
la vieille qui casse des noix, sur le seuil, pleure à cause de la douleur
qu’elle a aux doigts et demande l’addition au serveur; tania prend
oana
par la main, alexandre, romulus et toi, vous prenez la position
de garde à vous, le dentiste de poupées vous fait une facture:

“travaux effectués: anesthésie locale, bistouri, fil, ciseaux, air chaud,
extraction, compresses, désinfectant; prix: cinquante centimes”.

Marius Daniel Popesc

Sylvia Stramenga

Pendant que tu cries

Étais de vérité qui flânent aux alentours d'un grenier
Les paumes d'un soleil trop chaud en soumettant l'étoile
Qui se débat comme une femme dévergondée
(la résistance meurt sous le poids des morceaux de verre).
Le facteur est venu me délivrer ton petit paquet rouge,
Pas de nom, seulement la marque à la cire
Qui brûle encore au-dessus de mon épaule

Pendant que tu construis tes palais de térébenthine.

On m'a offert un verre, tu sais
(je me promenais avec une blouse violette et une jupe trop serrée)
« Si vous voulez »
Puis le verre est arrivé, rouge et mes yeux ont été hantés par cette
muleta.
Je me suis levée, prisonnière d'un scandale qui doit
Qui doit qui doit qui doit
(Y être).

Et où étais-tu ?
Complaisante comme une bête, des pages consommées par trop
d'humains
Et je me suis mise à danser à danser à danser
À flotter, à tomber et me soulever à nouveau.
(Où me cachais-je ?)
Toujours trop tard, quand les lèvres sont tachées
Le fait subi, l'histoire qui recommence ---pas ici---

Ne s'arrête pas cette musique, cette voiture qui roule contre ma peau
La touches tu ? N'est elle pas assez soyeuse pour tes mains de tra-
vailleur ?
Une autre main me caresse
(-tu n'es pas là, laisse-moi jouir)

Et je ne vois pas le visage, les yeux
Le dernier cri est pour toi.
« Si vous voulez ».

Domage que j'aie patiné les violettes si jolies.

Sylvia Stramenga

Lisières

La glace devant le lit que tu sais
Comme un
 Pour moi-
Ne balaie pas ne murmure pas ces sacrés mots
Lève-toi, enlève cette saleté chauleuse
Une représentation il faut faire vite
Ne crie pas dans la forêt il faut faire vite
Le velours des draps immaculés, azurites

-Quand tu veux je suis
-Personne spéculations

La glace voyez-vous

-Oui la femme
-Faites- moi ce que vous voulez

Les acolytes oui en bas sous figés dans
Juste les autres

-Montre- moi la porte
-Je ne peux plus détacher cela de moi

Je dois

Fortifier,
les enfants

La glace naguère ici
Je suis liée

Juste un corps devant le corps
Pardonnez-moi le corps

Sylvia Stramenga

Action Poetry

I.

Blanc
Le rien, le blanc gypse.
Le rien sur le mur qui remplit la place, en haut à droite
Au-dessous de la fenêtre toujours ouverte
Le froid, la lumière, la courbe.

Courbe d'un soleil sur mon blanc.
Le pinceau d'un mot pour violer ce blanc
Un ombre.
Grise.
Mon sein.

Se déclarer à la lumière
S'emparer de l'ombre
Qui profane mon blanc.
Épées ---le rouge, éclaboussures de vie
Sur le blanc

Nature versus nature
Omnia fecit

Le corps
Blanc
Je piétine le blanc, je m'étends sur le blanc, je me roule sur le blanc

Blanc sur blanc
Taches rouges
Un pinceau pour dessiner les contours
Des corps, les ombres, la matière
Décolorées comme chapelets

Voûtés
Nœuds, suivre la marque, les traces de brin
Pas de fermeture
Plus d'envie
Je déserte le blanc

Rouge à lèvres.
Le plâtre.
Ecarlate.
Rouge des pinceaux.
Portrait sans yeux.

Adieu
Je vous laisse les angles.

Sylvia Stramenga



la page blanche

septembre(2005)numéro(36)

www.lapageblanche.com
contact@lapageblanche.com

Direction de publication :

Pierre Lamarque

Direction de rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Tamira Fakhouri, David Molina, Julien Chéron, Jean-Pierre Longre, Blandine Longre, Andrea D'Urso, Marc Bonetto, Ndiaye Macodou, Frédéric Pouchol, John Leonard, Yvette van Loo, Thierry Brunet , Hervé Chesnais, Claude Magne, Mireille Disdero, Stéphane Méliade, Philippe Bray, Nicola Kelig, Marius Daniel Popescu, Sylvia Stramenga

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2005 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.